COLLECTION DE TOURISME LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE
Publiée sous la direction de M. Jean MALYE

GUIDE ILLUSTRÉ
AU
PAYS DE RABELAIS

PAR

JEAN PLATTARD
Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Poitiers

Préface de P. VALLAT
Directeur de l'Office National du Tourisme

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL, 95

1931
Tous droits réservés

PRÉFACE

Le charme et l'attraction de notre Pays ne sont point faits uniquement de la beauté des sites et de leur infinie variété, de la douceur du climat et des vibrations émouvantes de la lumière ou de l'harmonie magistrale qui paraît avoir présidé à la constitution de notre sol et à son évolution.

L'effort des hommes, leur foi, leur intelligence, leurs émotions ont buriné aussi dans la pierre ou dans des œuvres impérissables la puissante et lente évolution de la croyance, de la pensée ou de l'art. C'est ce qui fait que le Sol de France ne s'inscrit pas seulement comme une terre d'élection dans le présent, mais aussi comme un lieu fortuné que le passé a comblé d'inestimables richesses.

Se laisser conduire par les Maîtres d'autrefois sur le terroir qu'ils ont aimé, qui les a inspirés et où ils ont vécu et souffert, c'est faire le plus intéressant, le plus passionnant des voyages. Les instincts et les sentiments les plus divers y trouvent leur satisfaction et nombreux sont ceux qui se réjouiront de voir se mêler, pour leur plus grande satisfaction, le Tourisme et l'Histoire.

GUIDE ILLUSTRÉ AU PAYS DE RABELAIS

« *A relire ainsi Rabelais, en ayant sous les yeux le décor vrai où se meuvent ses personnages, on découvre le fond même de son génie.* » André HALLAYS, *La Touraine*, p. 239.

Entre plusieurs façons d'aborder et de pratiquer l'œuvre de Rabelais, plus fameux peut-être que véritablement connu, il n'en est pas de plus agréable, ni de plus sûre, qu'un voyage au pays de notre écrivain. Les trente-trois premières années de sa vie, les plus fécondes pour sa formation intellectuelle et pour l'exercice de ses facultés d'observation s'écoulèrent en Touraine et en Poitou. Lorsqu'il s'égaya plus tard à narrer les horrifiques prouesses de *Pantagruel* (1532) et de *Gargantua* (1534), c'est à pleines mains qu'il puisa dans le trésor de souvenirs amassé pendant son séjour dans ces provinces, pour en tirer des traditions et des légendes, des noms de lieu et des dictons, des facéties et des singularités de mœurs. La saveur du terroir a passé dans ses récits et dans son style même. Le train de la vie provinciale, la gazette du village, un détail de la topographie nous livrent par-

fois la clef de quelques-unes de ces « énigmes » qu'on a depuis longtemps signalées dans son livre.

Or, il est possible, aujourd'hui encore, de retrouver en Touraine et en Poitou ce qui constitua le théâtre et le décor de l'existence de Rabelais. Les horizons et les paysages n'ont pas changé; l'aspect de la plupart des sites n'a pas été modifié. Les produits du sol, qu'il a vantés, ont gardé leur succulence ou leur saveur. Les édifices qu'il a vus, et parfois décrits, sont pour la plus grande partie debout. Bien plus, par un privilège assez rare, certaines villes, comme Chinon ou Poitiers, semblent avoir conservé, dans quelques-uns de leurs quartiers, la physionomie qu'elles avaient au XVIe siècle.

Engageons-nous donc sur les traces de Rabelais, pour mieux pénétrer dans ses livres. Au cours de notre promenade dans cette contrée, où tant de monuments se disputeraient notre curiosité, réservons spécialement notre attention à ceux qui furent témoins de sa vie; étudions sur place ce qui subsiste des réalités qui ont passé dans son œuvre. Pour avoir assisté à l'élaboration artistique de cette matière et pour en avoir suivi la transformation, peut-être comprendrons-nous plus aisément le caractère des créations littéraires de Rabelais et parfois découvrirons-nous la juste perspective où il faut se placer pour en mesurer la portée.

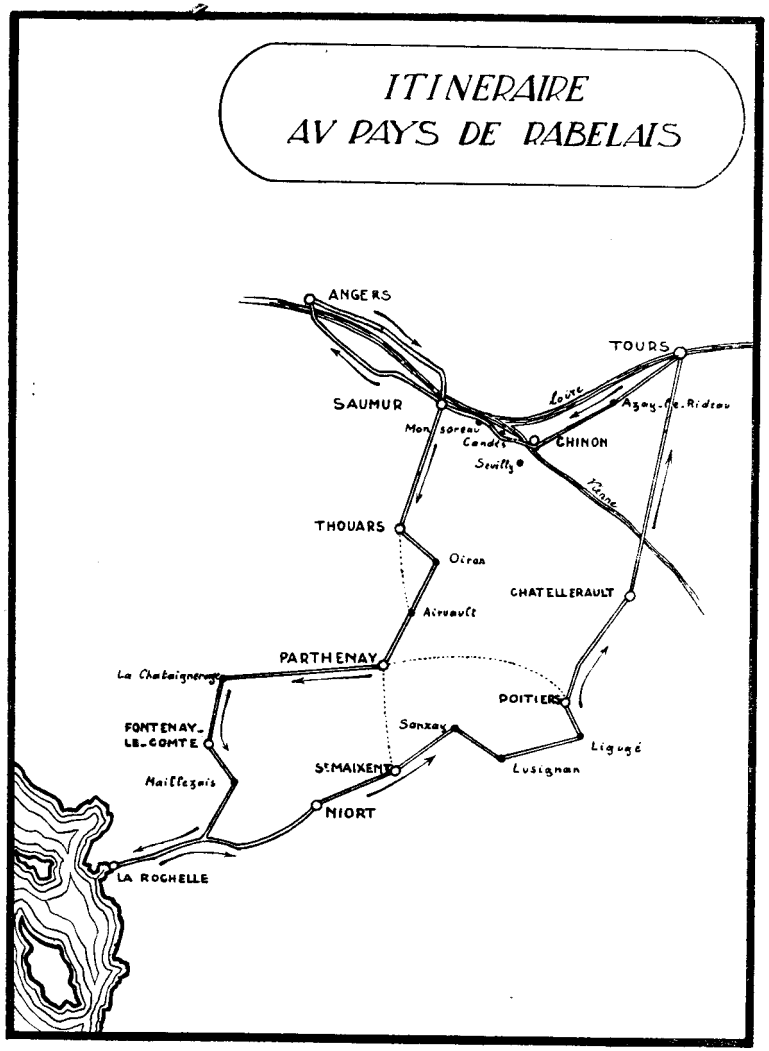
Nous le suivrons de sa naissance jusqu'au moment où il quitte le Poitou (1527). Son livre « au poing », comme il disait, nous l'aurons pour compagnon de voyage et l'on sait qu'il n'engendre pas mélancolie. L'itinéraire que nous proposons est très aisément réalisable, en automobile, en huit journées :

1re *journée* : Paris-Chinon, visite de Chinon et des environs;
2e *journée* : De Chinon à Angers, par Saumur;
3e *journée* : De Saumur à Fontenay-le-Comte;
4e *journée* : Fontenay-le-Comte, Maillezais, La Rochelle;
5e *journée* : La Rochelle et Niort;
6e *journée* : De Niort à Poitiers;
7e *journée* : Poitiers;
8e *journée* : Poitiers-Chambord-Paris.

Ce sont-là, sans doute, de « grandes journées », et peut-être le touriste, pour son plaisir autant que pour sa commodité, préférera-t-il découper cet itinéraire en un plus grand nombre de sections. Si ce petit guide lui donnait le désir de muser longuement dans le pays et dans les livres de Rabelais, il aurait atteint son but (1).

(1) Mon confrère à la *Société des Antiquaires de l'Ouest*, M. François Eygun, archiviste-paléographe, auteur d'une *Archéologie romane* (Paris, Bloud et Gay, 1931), a bien voulu lire cet opuscule en épreuves; il l'a fait bénéficier de sa compétence d'archéologue, par maintes corrections et additions. Qu'il reçoive ici mes remerciements.

La carte de la région du Chinonais, due à M. Henri Clouzot, conservateur du Musée Galliéra, a paru d'abord dans le tome II de l'édition critique des *Œuvres de Rabelais*, publiée sous la direction de M. Abel Lefranc, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, par Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Dr Dorveaux, J. Plattard et Lazare Sainéan. (Paris, 5 volumes, E. Champion, éditeur, 1913-1931.) La vue de la Devinière est empruntée à la *Revue des Etudes Rabelaisiennes* (tome V), organe de la *Société des Etudes Rabelaisiennes*, fondée par M. Abel Lefranc en 1903.



PREMIÈRE JOURNÉE

CHINON ET SES ENVIRONS

Chinon, petite ville, grand renom;
Assise sur pierre ancienne,
Au haut le bois, au pied Vienne (1).

Chinon a élevé une statue à Rabelais, le plus illustre de ses enfants. Chinonais, il l'était officiellement; son nom, sur le registre d'immatriculation de la Faculté de médecine de Montpellier, est suivi de la qualification : *Chinonensis*. Mais cet adjectif peut signifier originaire de la région de Chinon; et, de fait, une tradition locale, que confirme l'examen de certaines parties de son œuvre, plaçait le lieu de sa naissance à la Devinière, métairie sise sur la commune de Seuilly, à une lieue au sud-ouest de Chinon.

La Devinière se voit encore, à gauche du chemin de Chinon à Lerné, un peu avant d'arriver au bourg de Seuilly. C'est un modeste logis qui semble avoir été construit dans le dernier quart du xve siècle. A l'extérieur, un escalier de pierre, encadré de piliers cylindriques, sur

(1) *Le cinquième livre de Pantagruel*, chap. xxxv, tome V, p. 138 de l'édition des *Œuvres complètes* de Rabelais, dans la *Collection des Universités de France*, publiée sous les auspices de *l'Association Guillaume Budé*. Nous renverrons au texte de cette édition; mais quand nous le citerons, nous en moderniserons l'orthographe, pour la commodité des lecteurs.

lesquels s'appuie une avancée du toit en forme d'auvent, conduit à une pièce très basse de plafond : la chambre dite de Rabelais. Dans l'embrasure de l'unique fenêtre est aménagé un banc de pierre. Sur la muraille, des inscriptions à demi effacées, des dates, des caractères grecs, hommage de quelque pèlerin lettré à la mémoire de l'humaniste. D'autres inscriptions sont tracées sur le mur du grenier; ce sont des séries de traits, marques faites lors du partage de la récolte du blé entre le maître et le métayer. Contiguë à la chambre de Rabelais une autre chambre possède également dans l'embrasure de sa fenêtre un banc de pierre. Au rez-de-chaussée, une grande salle avec une cheminée ancienne. Autour de la maison, les dépendances ordinaires d'une maison rustique, un puits à la margelle usée, une auge ou « timbre », un cellier, un pigeonnier, un four, des caves et des réduits creusés dans le roc.

C'est dans cette métairie, propriété de sa grand'mère maternelle, que serait né Rabelais, vraisemblablement en 1494. Son père, Antoine Rabelais, qui n'était pas, comme le veut la légende, un aubergiste, ni un apothicaire, mais un avocat au siège royal de Chinon, licencié ès-lois, héritera de cette terre en 1505 et, dès lors, le jeune François Rabelais dut faire de fréquents séjours dans la « maison des champs » de sa famille. Toute son œuvre abonde en souvenirs de ce coin de terre. Il se plaît, dans le *Gargantua*, à évoquer le jardin avec ses rames de pois (poisards), ses laitues et ses choux, le noyer grollier (visité par les corbeaux ou grolles), le plant de vigne, le raisin pineau, l'atelier du charron, le carroy ou chemin et toute la campagne environnante.

Voici, dès les premières pages du livre, une mention de la Saulaye, dans la vallée du Négron, affluent de la Vède, tributaire elle-même de la Vienne. C'est dans la prairie de la Saulaye que les amis du bonhomme Grandgousier, père de Gargantua, dînèrent, dansèrent sur

l'herbe drue, au son des « joyeux flageolets » et « douces cornemuses », et tinrent tant de gaillards « propos de beuverie », pendant que Gargantua naissait « en façon bien étrange » (1).

A quelque distance de la Devinière sont les restes de l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre-de-Seuilly. La famille Rabelais en était tenancière pour plusieurs terres, parmi lesquelles le *clos Rabelais*, tout voisin. Ces murailles basses, c'est l'enceinte de l'abbaye; c'est ce clos que Rabelais nous montre envahi par les troupes de Picrochole et courageusement défendu par frère Jean des Entommeures (2).

(1) *Gargantua*, chap. IV-VI, p. 18-28.

(2) *Gargantua*, chap. XXVII : Comment un moine de Seuillé sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemis.

« Le bourg ainsi pillé, se transportèrent en l'abbaye avec horrible tumulte, mais la trouvèrent bien resserrée et fermée; dont l'armée principale marcha outre vers le gué de Vede, excepté sept enseignes de gens de pied et deux cents lances qui là restèrent et rompirent les murailles du clos afin de gaster toute la vendange.

Les pauvres diables de moines ne savaient auquel de leurs saints se vouer. A toutes adventures firent sonner *ad capitulum capitulantes*. Là fut decreté qu'ils feroient une belle procession, renforcée de beaux préchans, et litanies *contra hostium insidias*, et beaux répons *pro pace*.

En l'abbaye était pour lors un moine claustrier, nommé Frere Jean des Entommeures, jeune, galant, frisque, de hayt, bien à dextre, hardi, avantureux, deliberé, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépécheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles, pour tout dire sommairement vrai moine, si oncques en fut depuis que le monde moinant moina de moinerie; au reste clerc jusques ès dents en matiere de breviaire.

Icelluy, entendant le bruit que faisaient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit hors pour voir ce qu'ils faisaient, et, avisant qu'ils vendangeaient leur clos, auquel était leur boite de tout l'an fondée, retourne au chœur de l'église, où étaient les autres moines, tous étonnés comme fondeurs de cloches, lesquels voyant chanter *Ini nim, pe, ne, ne, ne, ne, ne, ne, tum, ne, num, num, ini, i, mi, i, mi, co, o, ne, no, o, o, ne, no, ne, no, no, no, rum, ne, num, num :*

Car nous sommes ici sur le théâtre même de cette guerre picrocholine qui remplit la moitié du *Gargantua* (1). De la Devinière, Rabelais découvrait les quelques lieues carrées de terrain, dont la topographie lui a suggéré le plan de cette campagne militaire. Au sud-ouest ce groupe de maisons, c'est le village de Lerné, fief de Picrochole. C'est de là que partirent pour Chinon ces marchands de galettes ou *fouaces*, qui rencontrèrent à Seuilly des bergers occupés à garder les raisins contre les étourneaux. Comme ils refusaient de leur vendre des *fouaces* et les injuriaient, une bataille s'ensuivit entre les gars des deux villages. Ceux de Lerné, battus, se hâtèrent de porter plainte à leur suzerain Picrochole. Celui-ci transporté de courroux, sans enquête préalable, mobilise ban et arrière-ban et marche sur Seuilly, royaume de Grandgousier, père de Gargantua. Une partie de ses troupes est déconfite au clos de l'abbaye par frère Jean. Mais le gros de l'armée, commandé par Picrochole, se saisit du château de La Roche-Clermault, situé sur la hauteur qui barre l'horizon au sud-est de la Devinière.

« C'est, dit-il, bien chien chanté! Vertu Dieu, que ne chantez-vous :

Adieu, paniers, vendanges sont faites?

« Je me donne au diable s'ils ne sont en notre clos et tant bien coupent et ceps et raisins qu'il n'y aura, par le corps Dieu! de quatre année que halleboter dedans. Ventre saint Jacques! que boirons nous ce pendant, nous autres pauvres diables? Seigneur Dieu, *da mihi potum!* »

Ce disant, mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la croix, qui était de cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon, mit son froc en écharpe et, de son bâton de la croix, donna si brusquement sur les ennemis, qui, sans ordre, ni enseigne, ni trompette, ni tabourin, parmi le clos vendangeaient, — car les porteguidons et port'-enseignes avaient mis leurs guidons et enseignes l'orée des murs, les tabourineurs avaient défoncé leurs tabourins d'un côté pour les emplir de raisins, les trompettes étaient chargées de moussines, chacun était dérayé, — il choqua donc si roidement sur eux, sans dire gare, qu'il les renversait comme porcs, frappant à tort et à travers, à la vieille escrime.

(1) Chap. XXV à LI.

Cependant Gargantua, mandé en hâte de Paris où il achevait ses études, arrive sur sa grande jument par la route de Chinon à Lerné. Parvenu à Parilly, le premier village au sud de Chinon, il apprend l'occupation de La Roche-Clermault par Picrochole. Il s'arrête donc chez un « ami et confédéré », le Seigneur de La Vauguyon, près Parilly et envoie en éclaireur son écuyer Gymnaste, guidé par l'écuyer de La Vauguyon. Ceux-ci n'ayant rencontré que quelque bande en désordre qui « courait la poule », Gargantua s'avance jusqu'au château du gué de la Vède où s'étaient enfermés quelques soldats ennemis. Il le démolit, en le heurtant d'un tronc d'arbre qu'il a déraciné et il se rend au « château de Grandgousier », c'est-à-dire à la Devinière. Il y est rejoint par frère Jean des Entommeures et tous deux sont « festoyés » par le bonhomme Grandgousier.

Le lendemain, Grandgousier mande les troupes qu'il entretenait dans ses places fortes de la Devinière, Chavigny-en-Vallée, Gravot (commune de Bourgueil, sur la rive droite de la Loire) et Quinquenays (au nord de Chinon), toutes « places » qui étaient des domaines de la famille Rabelais. Gargantua prend alors le commandement de l'armée. Il détache frère Jean avec dix « enseignes de gens de pied » et deux cents hommes d'armes pour attaquer le château de La Roche-Clermault par le nord et l'est; puis lui-même attaque à l'ouest. La place est prise; on poursuit les fuyards jusqu'à Vaugaudry, près Parilly et la retraite sonne. Picrochole, en fuite, passe la Vienne en amont de Chinon, à l'Ile-Bouchard et gagne ensuite Lyon.

La campagne finie, Grandgousier récompense ses capitaines en leur distribuant les terres des vaincus, comme La Roche-Clermault, le Couldray, Montpensier et aussi quelques-uns de ses domaines, terres des Rabelais, comme Varennes, Gravot, Quinquenays.

Il reste à pourvoir le moine héroïque et jovial, frère

Jean des Entommeures. On lui offre l'abbaye de Saint-Florent, près Saumur, ou celle de Bourgueil, à deux lieues au nord de la Loire, à l'ouest de Langeais. Il refuse. Pourtant cette dernière aurait dû le tenter. L'abbé Philippe Hurault de Cheverny, qui la gouvernait alors, avait fait venir de Beaune des cépages bourguignons pour les planter dans le clos de l'abbaye et ils y avaient prospéré (1). Si frère Jean déclina l'offre de Grandgousier, c'est qu'il voulait fonder une abbaye à sa guise. Ce fut Thélème, que Rabelais situe à deux lieues de la forêt de Port-Huaulx, c'est-à-dire en face de Bourgueil, sur la rive gauche de la Loire, près du confluent de l'Indre, dans le canton qu'il appelle le « bon pays de Véron », riche en vignobles, lui aussi.

Douze ans après la publication du *Gargantua*, lorsque Rabelais composera la consultation sur le mariage de Panurge qui fait l'objet principal du *Tiers Livre* (2), c'est encore dans sa terre natale qu'il placera les épisodes principaux de son récit. La sorcière de village que Panurge va consulter sur le destin qui l'attend après son mariage habite à Panzoult, au nord de l'Ile-Bouchard, « près le Croulay », petit ruisseau qui va se jeter dans la Vienne. On montre, dans le pays, l'antre de cette Sibylle rustique; mais ici la légende ne s'accorde pas avec la narration de Rabelais, qui a donné pour logis à cette vieille « édentée, chassieuse, roupieuse, langoureuse » une « case chaumine, mal bâtie, mal meublée, toute enfumée » (3). Le vieux poète Raminagrobis, que Panurge et frère Jean visitent ensuite, a sa demeure près de la

(1) « De cet heureux mariage de l'Anjou et de la Bourgogne était né un vin rouge, frais et framboisé, qui, loin du terroir natal, perd un peu de sa magnifique saveur; il est délicieux en sa prime jeunesse, mais l'âge lui refuse trop souvent un supplément de vertu. » André Hallays, *La Touraine* (1930), p. 111.

(2) Cf. chap. LI à LVII.

(3) *Tiers Livre*, chap. XVII, p. 89. A. Hallays a raconté avec beaucoup de charme, dans l'ouvrage cité ci-dessus, sa visite à l'*antre de la Sibylle de Panzoust*.

Villaumère, sur la rive gauche de l'Indre (1); Herr Trippa, l'astrologue, qui a tant de manières de prédire « toutes choses futures », réside « près de l'Ile-Bouchard » (2), gros bourg en amont de Chinon sur la Vienne. C'est sur la route d'Huismes, d'où ils entendent le son des cloches de Varennes, par delà la Loire (3), que Panurge, Epistémon et frère Jean devisent joyeusement.

Ainsi se précisent, au cours d'une promenade aux environs de Chinon, quelques caractères de l'art de Rabelais. Sa fantaisie n'est pas sans rapport avec la réalité. L'invention de la guerre picrocholine n'est pas d'une imagination déréglée; le plan de ces opérations militaires est conditionné par le relief du sol, l'existence de certains villages et châteaux. Rabelais peut bien altérer les dimensions des choses; il respecte dans une large mesures leurs rapports et proportions (4).

Si fréquents qu'aient pu être les séjours du jeune Rabelais à la Devinière (une tradition locale veut qu'il ait appris le rudiment chez les Bénédictins de Seuilly) il est vraisemblable que son père, l'avocat, le gardait pendant la plus grande partie de l'année, chez lui, à Chinon, où le retenait sa profession d'avocat.

La vieille ville, qui serrait ses deux rues parallèles entre la muraille bordant la Vienne et la pente abrupte du coteau, a été, autant que la campagne de Seuilly, le cadre de la vie puérile de François Rabelais. Elle a subi depuis quatre siècles des transformations. Les courtines et les tours, qui avaient pour douves la rivière, ont été abattues; sur leur emplacement est un quai largement

(1) *Tiers Livre*, chap. XXI, p. 99.

(2) *Tiers Livre*, chap. XXV, p. 115.

(3) *Tiers Livre*, chap. XXVII, p. 129.

(4) Sur les rapports de l'œuvre de Rabelais avec le Chinonais, voir Abel Lefranc, *Introduction au Gargantua* (Edition critique, t. I) et Jacques Boulenger, *Au pays de Rabelais*, *Revue des Deux Mondes*, du 15 novembre 1921.

ombragé. Le château-fort qui couronnait le coteau est tombé en ruines depuis le XVIIe siècle, ruines imposantes, qui disent la puissance ancienne de la place. Elle comprenait, en réalité, trois châteaux. C'est dans celui du milieu, le Grand-Logis, qu'en 1429 Jeanne d'Arc vit pour la première fois et reconnut entre plusieurs seigneurs des mieux vêtus le roi Charles VII. C'est dans le château du Coudray, à l'ouest, qu'elle fut logée pendant que le roi faisait procéder à une première enquête sur sa mission. La silhouette qu'offre actuellement cette forteresse vue du pont ou du faubourg Saint-Jacques n'est pas celle que Rabelais put avoir sous les yeux. Mais la ville elle-même a gardé sur certains points un caractère à demi-médiéval. Elle présente un ensemble de vieux logis construits dans le goût du moyen âge ou de la Renaissance : tours octogonales servant de cage à la « vis » de l'escalier, pignons à rampants ornés de crochets ou de persillages, hourdis de briques dans un encadrement de poutrelles de bois ouvragé, fenêtres à meneaux, étages en encorbellement, lucarnes au ras du toit laissant pendre de leur cintre sur la rue une poulie, façades à piliers de chêne sculptés, enseignes en saillies, ruelles caillouteuses. De la promenade aménagée dans les ruines du château, parmi des bosquets de lilas, la vue embrasse un chaos pittoresque de toits à arêtes vives, de faîtes, de poivrières, de girouettes, de cheminées en briques rouges émergeant de l'ardoise des toitures, de flèches de clochers.

Descendons. Voici, au bas du coteau, une première église, qu'a connue Rabelais : Saint-Maurice, commencée au XIIe siècle, achevée au XVe siècle. Plus loin, Saint-Etienne, bâtie dans les premières années de la vie de Rabelais, est un vaste édifice à une seule nef, terminé par une abside à cinq pans. La décoration des pinacles et des gables de son portail est d'une richesse remarquable. Plus loin encore, Saint-Mexme, aujourd'hui dés-

affectée, offre une belle façade et deux vieilles tours. A quelque distance au nord sur le plateau, en dehors de la ville était le domaine des Quinquenais, à la famille Rabelais.

Les édifices sont restés dans leur cadre ancien et dans le décor où Rabelais put les voir. Quelques demeures accolées au coteau ont encore leurs communs, caves et écuries creusés dans le tuffeau à des étages indéterminés (1). La boutique d'Innocent-le-Pâtissier, qui était à l'angle nord-est de la rue du Grenier-à-Sel et qui avait laissé un souvenir délicieux à Rabelais, a disparu; mais l'emplacement de la cave peinte (2) se voit encore. Quelques rues ont pu conserver leur vieille dénomination : l'impasse des *Caves-Peintes*, le *Grand Carroy*, la rue de la *Lamproie*. C'est dans celle-ci que se trouvait la maison de Rabelais, au numéro 15, comme l'ont établi les érudits locaux. Vers 1590, une hôtellerie, dite de la Lamproie y fut établie. Ce fut peut-être le point de départ de la légende qui a fait de Rabelais le fils d'un aubergiste. Au début du XVIIIe siècle, cette hôtellerie et son enseigne furent transférées dans une autre maison de la même rue qui porte actuellement le numéro 2 et dans laquelle on a vu longtemps, à tort, le logis familial de Rabelais. Rien ne reste de la maison de l'avocat Antoine Rabelais. Déjà, en l'an 1800, l'*Annuaire d'Indre-et-Loire* pour l'an X, p. 106, déclarait : « On ne trouve plus à Chinon le cabaret de la Lamproie (3). »

(1) « Je sais des lieux, à Chinon, où les étables sont au plus haut du logis. » *Gargantua*, chap. XII, p. 46.

(2) *Cinquième livre*, chap. XXXV, p. 138.

(3) Pour l'étude détaillée de toutes les questions relatives à la famille de Rabelais et à la topographie rabelaisienne en Touraine, on consultera les recherches de Henry Grimaud, dans la *Revue des Etudes rabelaisiennes* (H. Champion, éditeur), 1903-1912.

DEUXIÈME JOURNÉE

DE CHINON A ANGERS, PAR SAUMUR

De Chinon, Rabelais se rendait souvent à Angers, où habitaient des parents et alliés de sa mère et où il acheva ses études. Il nous faut l'y suivre. Sur notre route nous rencontrerons plusieurs lieux dont il fait mention dans son livre : Pontillé, qui fournit une bonne part des 17913 vaches jugées nécessaires pour l'allaitement de Gargantua enfant (1) ; on y connaît encore un pré *Rabelais;* plus loin, Fontevrault, vieille abbaye, qui comprenait originairement un couvent de femmes et un couvent d'hommes placés sous une même direction, celle de l'abbesse. « La soumission des hommes à une fille est le sceau, l'esprit, la marque et la distinction essentielle de Fontevrault », dit un ancien historien. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Rabelais, dans une anecdote amusante, a représenté les religieuses de Fontevrault requérant du pape le privilège de se confesser non à des hommes, mais à des femmes (2).

(1) *Gargantua*, chap. VII, p. 29.

(2) *Tiers Livre*, chap. XXXIV : Comment les femmes ordinairement appètent choses défendues.

J'ai ouï conter que le pape Jean XXII, passant un jour par Fonthevrault, fut requis de l'abbesse et des mères discrètes leur conceder un indult moyennant lequel se pussent confesser les unes ès aultres, alleguants que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secretes, lesquelles honte insupportable leur est deceler aux hommes confesseurs : plus librement, plus fami-

L'église abbatiale, du début du XIIe siècle, contenait les sépultures de souverains de la dynastie des Plantagenets. L'ensemble est aujourd'hui détruit. Il en reste quatre statues du XIIIe siècle : de Henri II Plantagenet, Eléonore de Guyenne, Richard Cœur-de-Lion et Isabelle d'Angoulême. On voit, en outre, à Fontevrault, une cuisine monachale de proportions pantagruéliques, dite la tour d'Evrault, un cloître et une salle capitulaire du XVIe siècle.

Un peu au delà, le village de Candes, lieu de la mort de Saint-Martin, possède une église gothique qui passe pour une des plus belles de Touraine. Le porche surtout fait l'admiration des archéologues (1). Rabelais avait été

lièrement les diraient les unes aux autres, sous le sceau de confession. « Il n'y a rien, répondit le pape, que voluntiers ne « vous octroie, mais j'y vois un inconvenient : c'est que la confes- « sion doit être tenue secrete; vous autres femmes, à peine la « celeriez. — Très bien, dirent elles, et plus que ne font les « hommes. »

« Au jour propre, le Pere saint leur bailla une boîte en garde, dedans laquelle il avoit fait mettre une petite linotte, les priant doucettement qu'elles la serrassent en quelque lieu sur et secret; leur promettant, en foi de pape, octroyer ce que portait leur requête si elles la gardaient secrète; ce néantmoins leur faisant defense rigoureuse qu'elles n'eussent à l'ouvrir en façon quelconque, sous peine de censure ecclésiastique et d'excommunication éternelle.

La défense ne fut si tôt faite qu'elles grillaient en leurs entendements d'ardeur de voir qu'était dedans, et leur tardait que le pape ne fût jà hors la porte pour y vaquer. Le Père saint, après avoir donné sa bénédiction sur elles, se retira en son logis. Il n'était encores trois pas hors l'abbaye, quand les bonnes dames toutes à la foule accoururent pour ouvrir la boîte défendue, et voir qu'était dedans. Au lendemain, le pape les visita, en intention (ce leur semblait) de leur dépêcher l'indult. Mais, avant entrer en propos, commanda qu'on lui apportât sa boîte. Elle luy fut apportée; mais l'oizillet n'y était plus. Adonc, leur remontra que chose trop difficile leur serait receler les confessions, vu que n'avaient si peu de temps tenu en secret la boîte tant recommandée.

(1) « Ce porche, c'est la gloire de Candes. Une fine colonne monolithe en occupe le centre. Quatre nervures semblent jaillir du chapiteau qui fleurit au sommet de cette tige droite et svelte.

frappé par un détail de son ornementation : les fines aiguilles de pierre qui encadrent le portail. Il les appelle des *lardoires*, en raison de leur ressemblance avec les broches de cuisine (1).

On sort de Candes pour entrer dans Montsoreau et cette proximité des deux villages, dont les maisons se touchaient, avait donné naissance à un proverbe rustique, rapporté par Rabelais :

Entre Cande et Montsoreau
Et n'y paîtra vache ni veau (2).

En face de Montsoreau, de l'autre côté de la Loire, sur la paroisse de Varennes, le père de notre écrivain possédait le domaine important de Chavigny-en-Vallée, avec manoir, pâturages, pêcheries. Il avait dans son voisinage le seigneur du Chapeau, Gaucher de Sainte-Marthe, médecin des dames de Fontevrault : voisin peu commode, qui gênait par ses installations de pêcheries le trafic sur la Loire. Une ancienne tradition veut qu'il ait été l'original de l'irascible Picrochole, devenu le type du souverain infatué de sa puissance et prompt à la violence. La confédération des villages alliés à Grandgousier dans la guerre picrocholine serait la communauté des bateliers et marchands de la Loire qui, pendant plusieurs années, eurent à plaider contre le seigneur du Chapeau.

De Saumur Rabelais avait remarqué les belles proportions du pont de bois (3). A deux reprises (4) il

D'autres branches sillonnent les voûtes, les partagent, en soulignent les divisions, en accusent les convexités; toutes reposent sur les colonnettes accolées aux parois de la salle. Les complications de cette armature de pierre se résolvent cependant en une harmonie exquise. L'effet de cette architecture est presque musical. Il n'y a qu'un motet de Palestrina pour donner aux sens et à l'esprit pareille impression d'aisance et de perfection, malgré l'enchevêtrement des parties. » André HALLAYS, *La Touraine*, p. 40.

(1) *Le Quart livre*, chap. XXIX, p. 119.
(2) *Le Quart livre*, chap. XIX, p. 92.
(3) *Quart livre*, chap. XXXIV, p. 135.
(4) *Tiers livre*, chap. III, p. 27 et *Quart livre*, chap. XIII, p. 71.

mentionne une représentation dans cette ville d'un « mystère », à laquelle il assista peut-être. Il reste, des édifices qu'il a pu voir, le château qui domine la ville, une ancienne maison forte munie d'échauguettes à ses angles, l'église Saint-Pierre, construction des XIIe et XVe siècles, quelques maisons du XVIe siècle rue Dacier et rue du Temple, enfin Notre-Dame-de-Nantilly, riche d'une chapelle gothique, don de Louis XI, de bas-reliefs en marbre et de tapisseries anciennes.

Angers est associé dans le livre de Rabelais à divers souvenirs qui tous paraissent se rattacher à son enfance ou à sa jeunesse. La famille de sa mère était originaire de cette ville. Son oncle maternel, Frapin, avait son logis « sur le tertre Saint-Laurent ». Il était l'auteur de beaux et joyeux Noëls, en langage poitevin. Quelle était sa profession? Une anecdote, rapportée dans le premier prologue du *Quart livre* de Pantagruel, nous le montre recevant chez lui des écoliers et des gens du peuple qui viennent boire dans sa « salle basse ». Aurait-il été aubergiste? — Ce vieil oncle narrait à son neveu de savoureuses historiettes comme les aventures de son geai familier, le goitrou, qui, un beau jour de l'année 1486, voyant passer au-dessus de la ville un vol de geais, quitta sa cage pour les rejoindre. Ces geais livrèrent bataille à une volée de pies qui les suivaient et les déconfirent à la croix de Malchara. Funeste présage pour les Bretons, dont l'écu, moucheté d'hermines, a quelque analogie avec le plumage des pies! De fait, le lendemain fut pour eux marqué par une grave défaite, à laquelle Rabelais a fait une autre allusion (1) : l'armée de leur duc François II en guerre contre Charles VIII fut battue par l'armée royale à Saint-Aubin-du-Cormier. Le goitrou, cependant, rentrait à Angers « fâché des guerres », ayant un œil poché. Comme toute

(1) *Gargantua,* chap. L, p. 169.

la ville accourait en foule pour le voir, il engageait les gens à boire, selon sa coutume, et il ajoutait à chaque invitation : Croquez pie! Tel avait été sans doute le mot du guet, au jour de la bataille, expliquait l' « oncle Frapin » (1).

(1) « Crocquer pie signifie certaine joyeuseté par metaphore extraite du prodige qui advint en Bretagne, peu de temps avant la bataille donnée près Saint-Aubin-du-Cormier. Nos pères le nous ont exposé, c'est raison que nos successeurs ne l'ignorent. Ce fut l'an de la bonne vinée : on donnait la quarte de bon vin et friand pour une aiguillette borgne.

Des contrées de levant advola grand nombre de Geais d'un côté, grand nombre de Pies de l'autre, tirant tous vers le ponant. Et se côtoyaient en tel ordre, que sus le soir les Geais faisaient leur retraite à gauche et les pies à dextre : assez près les uns des autres. Par quelque region qu'ils passassent, ne demeurait Pie, qui ne se ralliât aux Pies, ne Geai qui ne se joignît au camp des Geais. Tant allèrent, tant volèrent, qu'ils passèrent sus Angiers, ville de France, limitrophe de Bretagne, en nombre tant multiplié, que par leur vol, ils tollissaient la clarté du soleil aux terres subjacentes. En Angiers était pour lors un vieux oncle, Seigneur de Saint George, nommé Frapin; c'est celuy qui a fait et composé les beaux et joyeux *Noëlz* en langage Poitevin. Il avait un Geai en delices à cause de son babil par lequel tous les survenans invitait à boire; jamais ne chantait que de boire; et le nommait son Goitrou. Le Geai, en furie Martiale, rompit sa cage et se joignit aux Geais passans. Un barbier voisin, nommé Behuart, avait une Pie privée bien galante. Elle de sa personne augmenta le nombre des Pies, et les suivit au combat. Voici choses grandes et paradoxes, vrayes toutesfois, vues, et avérées. Notez bien tout. Qu'en advint-il? Quelle fut la fin? Qu'il en advint, bonnes gens! Cas merveilleux! Près la croix de Malchara fut la bataille tant furieuse que c'est horreur seulement y penser; la fin fut que les Pies perdirent la bataille, et sus le camp furent félonnement occises, jusques au nombre de 2589362109, sans les femmes et petits enfants; c'est-à-dire. sans les femelles et petits piaux, vous entendez cela. Les Geais resterent victorieux : non toutefois sans perte de plusieurs de leurs bons Souldards, dont fut dommage bien grand en tout le pays.

Les Bretons sont gents, vous le savez. Mais s'ils eussent entendu le prodige, facilement eussent connu que le malheur serait de leur côté. Car les queues des Pies sont en forme de leurs hermines, les Geais ont en leurs pennages quelques portraits des armes de France.

A propos, le Goitrou, trois jours après, retourna tout hallebrené,

Ce récit nous reporte à une époque antérieure à la naissance de Rabelais, à une guerre qui paraît avoir beaucoup frappé les esprits dans une contrée limitrophe de la Bretagne.

Nous relevons encore dans un autre passage de *Pantagruel* (1) une allusion aux épidémies de peste qui sévirent à Angers en 1515 et 1518. Ailleurs (2), Rabelais explique que des chaînes qui servirent à lier Pantagruel en son berceau, l'une est maintenant à Angers. En effet, en 1518, on tendit une chaîne sur la Maine pour empêcher le passage des faux-sauniers et contrôler la navigation. Un souvenir de cette chaîne reste dans l'appellation actuelle de deux ponts d'Angers : pont de la haute-chaîne, en amont, pont de la basse-chaîne, en aval. Enfin, dans une liste singulière d'étables installées « au haut du logis » est mentionnée (3) celle du couvent de La Baumette.

Ce monastère de Cordeliers, dont les restes se voient sur un promontoire au bord de la Maine à sa sortie d'Angers, avait été fondé vers le milieu du xve siècle par René, duc d'Anjou, comte de Provence « le bon roi René », ainsi nommé parce qu'il prétendait au royaume de Sicile (1409-1480). Il y avait déposé de nombreuses reliques et l'avait appelé La Baumette en

et fâché de ces guerres, ayant un œil poché. Toutefois peu d'heures après qu'il eut repu en son ordinaire, il se remit en bon sens. Les Gorgias, Peuple, et Escolliers d'Angers par tourbes accouraient voir Goitrou le borgne ainsi accoustré. Goitrou les invitait à boire, comme de coutume, ajoutant à la fin d'un chacun invitatoire : « Crocquez pie. » Je présuppose que tel était le mot du guet au jour de la bataille. Tous en faisaient leur devoir. La pie de Behuart ne retournait point; elle avait été croquée; de ce fut dit en proverbe commun, *Boire d'autant et à grands traits être pour vrai crocquer la pie.* De telles figures à mémoire perpetuelle fit Frapin peindre son Tinel et salle basse. Vous la pourrez voir en Angers sus le tertre saint Laurent. »

(1) *Pantagruel,* chap. V, p. 27.
(2) *Pantagruel,* chap. IV, p. 22.
(3) *Gargantua,* chap. XII, p. 46.

souvenir du couvent de la Sainte-Baume, sanctuaire fameux de son apanage de Provence.

Or, une tradition, attestée dès le début du xviie siècle, rapporte que le jeune François Rabelais aurait été novice dans ce couvent. Ce n'est pas invraisemblable. Angers était la ville d'université la plus proche de Chinon; des parents d'Antoine Rabelais y habitaient; l'avocat chinonais pouvait songer naturellement à envoyer son jeune fils François chez les Cordeliers de La Baumette pour y suivre le cours d'études indispensable à un clerc et, tout d'abord, pour y apprendre le latin.

De l'époque de Rabelais, il reste dans le couvent de La Baumette des peintures murales, représentant Moïse, saint Jean l'Evangéliste, saint Jean-Baptiste, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne et saint Louis de Toulouse. On les attribue au fils d'un de ces artistes que le roi René avait attirés et fixés en Anjou, Gilbert II Vandellant.

Angers s'est beaucoup transformée depuis le xvie siècle. Qu'a-t-elle gardé de l'ambiance dans laquelle a pu vivre le jeune Rabelais?

Le plus important de ses monuments est la cathédrale Saint-Maurice. La façade, dans laquelle s'ouvre un portail unique, est, dans sa partie inférieure, de l'époque gothique. Mais les flèches des deux tours principales, ainsi que la tour médiane sont du xvie siècle. A la base de cette dernière tour, dans une sorte de galerie, sont huit personnages, des guerriers, dont l'armure est celle que portaient, non les compagnons de Saint-Maurice, mais les gens d'armes du temps de François Ier. A l'intérieur, dans quelques vitraux de la même époque on relèverait plus d'un détail intéressant le costume ou les mœurs du temps (1). L'église de la Trinité offre égale-

(1) Remarquer le saint Christophe à tête de chien, thème iconographique d'origine orientale. Cf. Ch. Urseau, *La cathédrale d'Angers* (Paris, H. Laurens).

de cette région. Deux tours, dites l'une du Prince de Galles, l'autre des Prévôts rappellent l'occupation anglaise et la guerre de Cent ans. Le château, aujourd'hui prison, a été reconstruit à l'époque de Louis XIII. Sur la place s'élève une église, la Sainte Chapelle. Elle a été construite en 1514 aux frais de Gabrielle de Bourbon, duchesse de La Trémoille, qui avait pour homme d'affaires, ou procureur, un grand ami de Rabelais, le poitevin Jean Bouchet. Sa façade, avec les fenêtres gothiques à redans fleuronnés formant dentelle, le porche étroit, évasé vers l'extérieur, comprenant une porte surmontée d'une haute fenêtre, est un bon spécimen du style flamboyant; tandis que la galerie de six arcades placée au-dessus offre quelque détail de décoration dans le goût de la Renaissance. Plus importante est l'église Saint-Médard, avec sa belle façade de style roman, où règne, au-dessus du portail en plein cintre, une galerie ornée de huit figures d'anges.

A trois lieues à l'est de Thouars est Oiron, « beau château et beau parc », dit Saint-Simon dans les *Mémoires*. Au temps de Rabelais, Oiron appartenait aux Gouffier, famille puissante par le crédit dont elle jouit auprès de nos rois pendant trois quarts de siècle. Guillaume Gouffier, amiral de France, s'était fait construire, non loin de Châtellerault, le magnifique château de Bonnivet, que Rabelais mettait en comparaison avec Chambord et Chantilly. « Monsieur l'amiral (1) était un personnage considérable, assez bien en cour pour faire exempter la ville de Poitiers de certaines charges imposées par le roi dans tout son royaume. De sa demeure de Bonnivet, détruite à la veille de la Révolution, il ne subsiste que des vestiges, que nous retrouverons dans les musées de Poitiers. Plus heureuse fut la destinée de constructions entreprises à Oiron par son frère Artus,

(1) *Gargantua*, chap. IX, p. 37.

seigneur de Boisy, qui fut successivement écuyer de Charles VIII, gouverneur du comte d'Angoulême (le futur roi François Ier), chambellan de Louis XII, capitaine de Chinon, gouverneur du Dauphiné et Grand-maître de France. Les bâtiments qu'il fit édifier sont une chapelle collégiale (aujourd'hui église paroissiale) et une partie du château qui plus tard, agrandi par le duc de la Feuillade, fut la résidence de Madame de Montespan après sa retraite de la cour.

Artus Gouffier fit commencer la construction de la collégiale en 1518. Il mourut l'année suivante (1). Sa veuve fit continuer les travaux. L'édifice qui avait été conçu sur un plan gothique reçut une décoration de style Renaissance. Dans le chœur, on ouvrit, sur les côtés, des réduits ou oratoires pour le seigneur et sa famille. On coupa ledit chœur par une clôture richement décorée dont le centre est occupé par l'autel. A droite du grand autel, l'entrée de l'oratoire fut ornée d'une arcade à deux cintres réunis par une clef pendante, imitant un dais. Toute cette décoration utilise les motifs ornementaux à la mode vers 1530 : pilastres, niches et coquilles, rinceaux, entrelacs.

Dans cette église collégiale, la veuve d'Artus Gouffier éleva un tombeau à son mari et un autre à sa belle-mère, Dame Philippe de Montmorency. Tous deux sont du même type. La dalle qui supporte l'effigie couchée du défunt repose sur un socle élevé. Dans les parois de ce socle se creusent des niches à coquille qui abritent des figures (mutilées, hélas!) que l'on croit être des effigies des parents du gisant. Des pilastres séparent ces niches; sur ceux du tombeau de la dame Philippe

(1) « A Montpellier,
D'un accident aux gens très familier,
Que nous disons communément coliques »,
dit Jean Bouchet.

du XVIIe siècle, la façade méridionale avec ses balustrades et ses trophées d'armes est la plus belle (1). Elle achève de donner à l'édifice cet air de grandeur et de majesté qu'avait rêvé pour lui Gouffier au XVIe siècle. Des pièces spacieuses, commodes, largement ouvertes à l'air et à la lumière, n'était-ce pas ainsi que Rabelais, lui aussi, concevait le devis de son abbaye de Thélème?

Nous regagnons maintenant la vallée du Thouet, en remarquant, au passage, l'église carolingienne et romane de Saint-Generoux, un des plus anciens édifices religieux de France; puis, à Airvault, la façade romane de l'église Saint-Pierre (XIIe siècle). A un kilomètre plus loin, en amont d'Airvault, le pont de Vernay, sur le Thouet, est un des plus anciens ponts de pierre de la région. Ses onze arches au cintre roman ont été construites par les moines de l'abbaye d'Airvault. Nous notons, à Saint-Loup-sur-Thouet, entre plusieurs maisons des XVe et XVIe siècles, la demeure des Arouet, les ancêtres de Voltaire, et nous arrivons à Parthenay.

La vieille ville, située sur une hauteur escarpée de la rive droite du Thouet, fut, au moyen âge, une place très forte.

Elle avait trois enceintes de murailles. Elle fut en partie démantelée en 1487, par ordre de Charles VIII, lors de sa victoire sur le duc de Bretagne et le duc d'Orléans. Rabelais fait allusion à cet événement, en rappelant que la démolition de l'enceinte ne fut pas complète (2). Il reste, en effet, sur le front occidental, une muraille flanquée de onze tours, la porte Saint-Jacques qui plonge dans la rivière et commande un pont dont la dernière arche devait être munie d'un

(1) Sur le château d'Oiron, on consultera pour plus de détails l'étude que vient de lui consacrer M. Maurice Dumolin, dans la collection des *Petites monographies des grands édifices de la France*. (Paris, H. Laurens.)

(2) Cf. *Gargantua*, chap. L, p. 169.

tablier mobile. Les deux tours qui la flanquent sont en éperon et présentent cette particularité de diminuer de diamètre jusqu'au crénelage. La porte dite de l'Horloge appartenait à la seconde enceinte. Elle aussi est flanquée de tours en éperon. Dans la ville même, les vestiges du passé sont nombreux : ce sont surtout les maisons à encorbellement de la Grande-Rue et les églises.

Une des plus justement fameuses est Notre-Dame-de-la-Coudre (XIIe siècle), à moitié démolie lors de la Révolution. Elle a conservé la partie inférieure de sa façade romane. Elle se compose d'une porte centrale et de deux arcatures séparées de la porte par un groupe de deux colonnes accouplées. Aux voussures des archivoltes, de nombreux personnages aux costumes curieusement stylisés. Au tympan de droite, un personnage monté sur un lion, au tympan de gauche, un cavalier. Ces deux personnages ont beaucoup exercé la sagacité des archéologues. Car ce thème iconographique se retrouve à l'église de Parthenay-le-Vieux, comme nous le verrons et sur les sceaux des Larchevêque, seigneurs de Parthenay; il symbolise vraisemblablement (1) la victoire que l'ancêtre de la famille, Josselin, archevêque de Bordeaux (qui donna à cette lignée son surnom), remporta sur l'hérétique Béranger au synode de Saint-Maixent, en 1075.

L'église de Sainte-Croix (XIIe siècle) renferme le tombeau d'un des derniers membres de cette famille, Guillaume VII Larchevêque, mort en 1401.

Rabelais mentionne spécialement dans son livre la « halle » de Parthenay-le-Vieux. La localité de ce nom est un faubourg au sud-ouest de la ville. On y voit une église du XIIe siècle, œuvre des moines de l'abbaye de La-Chaise-Dieu, en Auvergne. Sa façade rappelle par

(1) Cf. François Eygun, *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, année 1927, p. 387-390.

ses dispositions et ses motifs celle de Notre-Dame-de-la-Coudre. Il y avait là un prieuré, fondé par les seigneurs de Parthenay, avec un bourg doté d'une foire annuelle, franche de tous droits. Ce marché entraîna sans doute la construction d'une halle, aujourd'hui disparue, où, d'après le témoignage de Rabelais, on rendait la justice, au XVIe siècle (1).

Parthenay est une des localités poitevines où Rabelais entendit parler d'une légende dont nous retrouverons bientôt les traces ailleurs, celle de Mélusine, la fée-serpent (2), en laquelle Michelet a voulu voir le symbole du Poitou, parce qu'elle est un « assemblage de natures diverses ». C'était une grande bâtisseuse, si nous en croyons un poète qui, au XIVe siècle, composa, à Parthenay même et à la requête de Guillaume VII Larchevêque, un poème en l'honneur de Mélusine. Elle aurait construit « Le bourg et le château de Melle,

Après, fit Vouvent et Mervent...
Puis la ville de Parthenay
Et le chastel jolis et gay. »

Deux de ces châteaux sont précisément sur notre route dans le voisinage de Fontenay-le-Comte. De celui de Mervent, il ne reste presque rien. A Vouvant, subsiste une tour, dite de Mélusine. L'église a conservé un très beau portail roman du XIIe siècle. Elle renfermait la sépulture d'un personnage qui passait pour un des descendants de Mélusine, Geoffroy-à-la-grand-Dent.

(1) *Tiers Livre*, chap. XLI, p. 183.
(2) « Visitez Lusignan, Parthenay, Vouvent, Mervent, Pouzauges; là trouverez témoins authentiques et de bonne forge, lesquels vous jureront que Mélusine, leur première fondatrice, avait corps féminin jusqu'à la ceinture et que le reste était andouille serpentine ou bien serpent andouillique. » *Quart livre*, chap. XXXVIII, p. 197.

QUATRIÈME JOURNÉE

FONTENAY-LE-COMTE ET MAILLEZAIS

Pourquoi François Rabelais était-il entré en religion chez les Frères Mineurs? et pourquoi se trouvait-il, dès 1520, au monastère de Fontenay-le-Comte plutôt que dans telle autre maison du même ordre plus rapprochée de son pays natal, à Mirebeau, par exemple? ou à Cholet? ou à Clisson? C'est ce que nous ignorons. Peut-être le couvent du Puy-Saint-Martin à Fontenay-le-Comte jouissait-il d'une réputation particulière, comme étant le plus ancien de la province franciscaine de Touraine-Pictavienne. Il avait été fondée en 1321. Il était sis sur le chemin du Gros-Noyer, entre la rivière de Vendée et le coteau qui domine la ville, à l'ouest, sur l'emplacement de l'Hôtel-de-Ville actuel. Il a été ruiné par les protestants en 1568.

Quoi qu'il en soit des raisons qui attirèrent Rabelais dans ce monastère, c'est un fait, attesté par des documents authentiques, qu'il s'y trouvait en 1520. Ce fut pour lui un heureux événement. Car son initiation aux lettres grecques date de ce séjour au couvent de Fontenay. Non que l'atmosphère y fût particulièrement favorable aux études. Le travail intellectuel était plutôt méprisé dans les couvents franciscains au début du XVIe siècle. Mais il y avait à cette indolence générale des

exceptions. Au Puy-Saint-Martin, Rabelais rencontra un moine instruit, Pierre Amy, qui fut pendant trois ans son compagnon d'études, qui l'encouragea à apprendre le grec et le mit en relations avec le savant Guillaume Budé, guide et patron de tous les hellénistes en France.

Au surplus, une influence moins lointaine que celle de Guillaume Budé, toujours en déplacement à la suite du roi François Ier dont il était Maître des requêtes et secrétaire, allait heureusement favoriser la curiosité de Rabelais pour les lettres antiques. Il y avait alors à Fontenay-le-Comte un petit cénacle de légistes, dont quelques-uns étaient des hellénistes et qui tous s'intéressaient à ce qu'on appelait les « lettres d'humanité », c'est-à-dire à l'histoire, à la philosophie et à la poésie des Anciens.

Fontenay, ancienne ville féodale, qui avait été d'abord aux comtes de Poitou (d'où son nom de Fontenay-le-Comte) appartint successivement au domaine royal, aux Anglais, au duc Jean de Berry, au duc de Bretagne. Ses remparts, son château, muni de cinq grosses tours et d'un donjon, en avaient fait pendant tout le moyen âge une solide forteresse, dont il reste aujourd'hui (près de la rue du Château) d'importants vestiges. Elle avait été réunie définitivement à la couronne par Louis XI. Ce roi, qui rendit la prospérité à son royaume en favorisant le commerce et l'industrie, érigea Fontenay en commune. Dès lors la ville s'enrichit. Les corporations des drapiers et des tanneurs y devinrent florissantes. Des halles en bois, ornées d'une belle façade sculptée, y abritaient chaque année trois foires importantes. Les faubourgs s'étendirent. Deux églises, Saint-Nicolas et Saint-Jean (celle-ci encore debout), furent reconstruites. L'église Notre-Dame dressa au-dessus des toits serrés des vieux quartiers l'élégante pyramide de sa flèche gothique, qui, malgré la restauration qu'elle a subie au XVIIIe siècle, fait encore l'admiration des connaisseurs.

Pour consacrer l'importance de cette capitale du Bas-Poitou, Louis XI en fit un *siège royal*. Cette juridiction comportait un assesseur ou lieutenant du sénéchal du Poitou, un lieutenant criminel et particulier, des conseillers et, par suite, des procureurs (c'est-à-dire des avoués), des avocats, des clercs de justice.

A l'époque où Rabelais arriva au couvent du Puy-Saint-Martin, le plus notoire de ces légistes était le juge André Tiraqueau. Ses amis se réunissaient chez lui, dans son jardin, sous un berceau de lauriers-tins. Parmi eux se trouvaient ordinairement deux moines du couvent : frère Pierre Amy et frère François Rabelais (car la règle de l'ordre n'imposait pas la clôture). Ils prenaient part aux entretiens du cénacle sur le droit, la morale, la poésie. Les doctes propos des légistes leur apprenaient bien des choses que ni leur vie monastique, ni leurs livres ne les invitaient à étudier. Par exemple, il fut un temps ou la plupart des conversations portèrent sur le mariage et les femmes. Rabelais s'en souviendra lorsqu'il imaginera, dans le *Tiers Livre*, sa consultation sur le mariage de Panurge. C'est qu'entre 1520 et 1524, Tiraqueau préparait un commentaire sur les lois matrimoniales du Poitou, savant ouvrage qui s'ouvre par un compliment de Rabelais, en vers grecs, à André Tiraqueau, éloge auquel l'auteur répondit en louant les connaissances grecques et latines du jeune Franciscain, alors occupé dans sa cellule monastique à traduire le second livre d'Hérodote.

Le cénacle de Fontenay-le-Comte se dispersa quelques années après. La ville atteignait alors à l'apogée de sa prospérité. L'église principale, Notre-Dame, s'agrandissait par l'adjonction de deux chapelles latérales dans le style Renaissance. Ses principales rues, la Grande-Rue, la rue des Orfèvres, la rue des Loges s'ornaient d'hôtels et de logis, dont on peut admirer encore aujourd'hui les façades décorées de pilastres, de bandeaux sculptés,

de lucarnes ouvragées, de niches à coquilles. Ce cachet Renaissance qui se remarque sur tant de demeures de Fontenay-le-Comte s'accuse particulièrement dans la Fontaine dite des *Quatre-Tias* (goulots), délicat édifice à colonnes doriques, à fronton grec, construit en 1542 par l'architecte Liénard de La Réau. Sur un cartouche se lit l'inscription : *Felicium ingeniorum fons et scaturigo,* source bouillonnante d'esprits heureusement doués. C'est la devise qui figurait dans les armes accordées à Fontenay par François Ier en 1541. Elle fait allusion à l'activité intellectuelle de la petite cité, activité qui ne connut pas de relâche au XVIe siècle. Après André Tiraqueau, les jurisconsultes Jean Imbert et Barnabé Brisson, le médecin Sébastien Collin, le mathématicien François Viète, les poètes André Rivaudeau et Nicolas Rapin, l'historien Besly firent honneur à Fontenay, leur pays natal.

Vers la fin de 1523, la vie laborieuse de Rabelais fut troublée par un événement grave. Sur un ordre de la Faculté de théologie de Paris, la Sorbonne, qui songeait à interdire en France l'étude de la langue grecque, source d'hérésies, les supérieurs du couvent confisquèrent les livres grecs de Pierre Amy et de Rabelais. Grand émoi chez les deux hellénistes! Guillaume Budé, dans une lettre affectueuse, tenta de les réconforter : existait-il une puissance au monde capable d'arrêter les progrès de la renaissance des lettres? Pierre Amy, affolé, s'enfuit et entra au couvent des Bénédictins de Saint-Mesmin, près d'Orléans. Rabelais courba le dos sous l'orage, patienta et finalement passa dans un couvent de Bénédictins tout proche, celui de Maillezais, qui avait pour abbé l'évêque du diocèse, Geoffroy d'Estissac.

C'était un important personnage que ce prélat. Il possédait des bénéfices ecclésiastiques en Périgord et en Poitou. Il aimait à bâtir. Aux environs même de Fontenay, il avait hérité de son père la terre de Coulonges-les-Royaux (1) (aujourd'hui Coulonges-sur-l'Autize). Il y fit construire un magnifique château, qui ne fut achevé qu'après sa mort. Il l'orna de superbes cheminées sculptées, de plafonds à caissons, d'un porche à pilastres, d'un escalier à lanterne, toutes pièces qu'il faut aller voir dans la demeure de Nicolas Rapin, le château de Terre-Neuve, aux portes de Fontenay, où elles ont été transportées par un artiste et archéologue, Octave de Rochebrune.

A trois lieues au nord de Fontenay, à l'Hermenault, les évêques de Maillezais avaient un prieuré qui leur servait de résidence d'été. Entre 1523 et 1528, Geoffroy fit rebâtir cette demeure, ruinée plus tard par les protestants.

Il fit réédifier aussi le chœur et le transept de l'église bénédictine de Maillezais et c'est sur les ruines de cette église qu'il faut aller maintenant sur les traces de Rabelais.

Elles se dressent à douze kilomètres au sud de Fontenay-le-Comte, sur un large tertre, l'île de Maillezais (un village sur la route s'appelle la Porte-de-l'Ile) qui émerge du marais poitevin, vaste plaine occupant l'ancien estuaire de la Sèvre-Niortaise. Jadis cette région de terres basses était submergée chaque hiver par le reflux de l'Océan ou par les eaux de la Sèvre et de ses affluents, la Vendée et l'Autize. Des chaussées, des « terrées », des canaux et des biefs ont assaini ce sol marécageux et l'ont transformé en un riche terroir. Ces travaux sont dus en grande partie aux moines qui s'établirent au moyen âge aux bords du marais, à Saint-Michel-de-l'Herm, à Nieul-sur-l'Autize, à Maillezais et l'un des plus grands canaux (onze kilomètres) porte encore le nom de canal des cinq abbés (1).

Le monastère de Maillezais datait de la fin du Xe siècle.

(1) Cf. *Pantagruel,* chap. V, p. 25 et *Quart Livre,* chap. XXXI, p. 125.

Après deux cents ans d'une existence paisible et prospère, il fut saccagé au début du XIIe siècle par Geoffroy II de Lusignan, dit Geoffroy-à-la-Grand-Dent, personnage dont Rabelais a fait un des ancêtres de son géant Pantagruel (1).

Les bâtiments de l'abbaye furent pillés et incendiés. Aussi le pape prononça-t-il l'excommunication contre l'auteur de ces attentats. Alors Geoffroy fit pénitence et, pour sceller la paix avec l'abbaye de Saint-Pierre-de-Maillezais, il la combla de riches donations, si bien qu'après sa mort les moines élevèrent en son honneur, dans leur église abbatiale, un cénotaphe orné de son effigie sculptée dans la pierre. (Son corps, nous l'avons vu, fut inhumé dans l'église de Sa Seigneurie de Vouvant.) C'est ce tombeau que le jeune Pantagruel, étudiant à Poitiers, vint visiter un jour. Le géant en eut quelque frayeur, car Geoffroy y était « en image (sculpture), comme d'un homme furieux tirant à demi son malchus (épée) de la gaine ». De cette « horrifique portraiture » la tête a été retrouvée en 1834 dans les ruines de l'église de Maillezais et nous la verrons au Musée de Niort.

Au XIVe siècle, le pape Jean XXII (un pape français, que Rabelais a mis en scène dans une de ses anecdotes) détacha Maillezais du diocèse de Poitiers et l'érigea en évêché. Dès lors l'église abbatiale devint cathédrale. C'est à cette époque que furent construits les bâtiments claustraux, dont il subsiste de vastes caves, l'ancienne cuisine, le réfectoire, le dortoir. L'église elle-même fut agrandie au XVe siècle. Geoffroy d'Estissac fit refaire le chœur.

A l'époque des guerres de religion, Maillezais devint une des places de sûreté des protestants. Agrippa d'Au-

(1) Cf. *Pantagruel*, chap. V : « Geoffroy à la grand dent, grand père du beau cousin de la sœur aînée de la tante du gendre de l'oncle de la bru de sa belle-mère. »

bigné, qui en fut gouverneur de 1584 à 1619, s'installa dans le palais épiscopal et aménagea une enceinte fortifiée autour de l'abbaye et de ses bâtiments.

Sous Louis XIV, l'évêché et sa mense furent transférés à La Rochelle et l'abbaye abandonnée, transformée en ferme, tomba en ruines. L'église, au XVIIIe siècle, était devenue une carrière de pierres de taille, pour les maisons à construire dans le voisinage. Le chœur, construit par Geoffroy d'Estissac, fut entièrement démoli. Il reste aujourd'hui tout un côté du transept, le narthex et deux tours, appartenant au plan primitif de l'édifice roman. Du palais épiscopal, sur les substructions duquel une villa a été construite au XIXe siècle, il subsiste des sous-sols, des caves, une salle ronde voûtée, dite Salle du Conseil des évêques.

Beaucoup mieux conservée est, non loin de là, l'église paroissiale, dédiée à Saint-Nicolas-de-Myre, patron des mariniers de la région du marais poitevin. Elle mérite une visite. Sa façade, richement décorée d'une flore stylisée, d'une faune symbolique (aspics, basilics, lions, centaures, sirènes), de motifs dans lesquels on a reconnu des thèmes venus d'Orient par l'Espagne musulmane, est considérée comme « un chef-d'œuvre d'art roman poitevin » (1).

Rabelais, devenu moine bénédictin à Maillezais, n'eut pas longtemps l'occasion de contempler dans l'église cathédrale et abbatiale l'effigie de Geoffroy-à-la-grand-Dent, ou celle de « Saint-Goderan », abbé de Maillezais (XIe siècle), retrouvée en 1834, ou le « bras Saint-Rigomer », reliquaire vénéré de tout le Poitou (2).

Très vite, en raison de sa culture et de son intelligence, il fut attaché au service personnel de Geoffroy

(1) Elisa Maillard, *Les façades romanes de Saint-Nicolas de Maillezais et de Notre-Dame de Maillé. Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1927, p. 521.

(2) Frère Jean jure par saint Goderan (*Gargantua*, chap. LVIII, p. 195) et par ce sainct Rigomé (*Tiers Livre*, chap. XXVII, p. 126).

d'Estissac, soit comme secrétaire, soit comme précepteur du jeune Louis d'Estissac, neveu de l'évêque. Dès lors, il fut sans cesse en pérégrinations à la suite de Geoffroy. Il semble avoir résidé notamment dans la maison d'été de l'Hermenault (dont il ne reste qu'une tour). Il mentionne, en effet, dans son livre, d'obscures localités de cette région, comme La Loge-Fougereuse (1) dans le canton de Sainte-Hermine et le Bois-d'Estos (2), du même canton. Plus au nord, le donjon de Pouzauges, dont la légende attribuait la construction à la fée Mélusine, est également cité dans son livre (3). Enfin, à cinq reprises, il parle comme d'un lieu qu'il connaissait bien d'Olonne-en-Thalmondois, aujourd'hui Les Sables-d'Olonne. C'est au port d'Olonne « qu'est amenée, en trois carraques et un brigantin » (4), la jument de Gargantua; c'est sur la position du port d'Olonne que se règle la navigation de Pantagruel (5). Serait-ce là que Rabelais a acquis ces connaissances nautiques dont il fait un tel étalage dans la tempête du *Quart Livre?* Mais une autre ville maritime du voisinage, et plus importante, reçut sa visite : La Rochelle.

Pour nous y rendre, nous avons à traverser une région où les bonnes routes sont rares : le marais poitevin (6). Pays de pêche et de chasse au gibier d'eau, il est représenté dans l'œuvre de Rabelais par des vocables du cru, désignant des poissons comme la *meuille* (mulet) ou des oiseaux : le *buor* (butor), le *corbigeau* (courlis), le *hégronneau* (petit du héron), le *pouacre* (héron cendré), le *tyranson* (chevalier gambette), le *bitard* (outardeau),

(1) *Pantagruel*, chap. XII, p. 65.
(2) *Gargantua*, chap. XL, p. 141.
(3) *Quart Livre*, chap. XXXVIII, p. 147.
(4) *Gargantua*, chap. XVI, p. 59.
(5) *Quart Livre*, chap. I, p. 30 et *Cinquième Livre*, chap. XLVII, p. 178.
(6) Voir un résumé de l'histoire du marais de la Sèvre, par Henri Clouzot, dans *Le Centre-Ouest de la France, encyclopédie régionale illustrée* (1926), p. 20-25.

Aujourd'hui la tanche et surtout l'anguille abondent dans les canaux et cours d'eau du marais poitevin. C'est d'ailleurs un pays riche en beaux pâturages et en cultures maraîchères (en haricots particulièrement). Bêtes et gens, fourrage et « berthes » de lait, tout est transporté par eau sur des bateaux noirs, à fond plat. C'est l'élément pittoresque des marais que ces routes d'eau, tantôt sinueuses, tantôt en lignes droites de plusieurs kilomètres, bordées de haies et recouvertes, comme d'une voûte, du branchage des peupliers.

CINQUIÈME JOURNÉE

LA ROCHELLE ET NIORT

Rabelais nous raconte (1) que le jeune Pantagruel, après avoir vu, à Meillezais, le sépulcre de son parent Geoffroy-à-la-Grand-dent, à qui il voulait rendre ses devoirs ainsi qu'il convient à un « homme de bien », décida de visiter les Universités de France. Il passa donc à La Rochelle, là « se mit sur mer et vint à Bordeaux ». La Rochelle était, en effet, le grand port par lequel Poitou, Bas-Poitou et Saintonge avaient accès à la mer. La ville qui, après avoir été longtemps anglaise, était redevenue définitivement française depuis 1372, était en pleine prospérité. La découverte des nouveaux mondes avait favorisé l'essor de la navigation. Pour un esprit naturellement curieux, comme l'était celui de Rabelais, elle offrait plus d'un sujet d'intérêt.

Et tout d'abord son port. Il s'ouvre au fond d'une baie, orientée d'ouest en est. La ville s'étendait au nord de cette baie et des deux côtés du port (actuellement le port d'échouage), orienté sud-nord, le front sud de la muraille qui entourait la ville défendait l'entrée du port. C'est dans cette portion du rempart que se trouve la tour de la Lanterne mentionnée deux fois dans l'œuvre de Rabelais (2). Cette tour, construite en 1476, est sur-

(1) *Pantagruel*, chap. V, p. 25.
(2) *Cinquième Livre*, chap. XXXIII, p. 120 et *Briefve déclaration*, t. IV, p. 249.

montée d'une lanterne de pierre, dans laquelle on allumait chaque nuit un cierge ou un flambeau « pour servir aux marins de signal de sécurité », dit un ancien historien. Cette lanterne, en pierre de taille, à six pans, percée à jour et vitrée était, avec celle d'Aigues-Mortes, le phare le plus fameux des côtes de France.

L'entrée même du port était commandée par trois tours : la tour Saint-Nicolas, la petite tour de la Chaîne et la tour de la Chaîne. Entre ces deux dernières, on tendait une grosse chaîne de fer, manœuvrée par un treuil qui se trouvait dans la petite tour, aujourd'hui détruite. On fermait ainsi le havre chaque nuit. De cette chaîne, Rabelais nous donne la provenance : c'est une de celles qui servaient à lier Pantagruel en son berceau (1). La chaîne fut supprimée au XVIIe siècle : on peut voir dans la cour du Musée de La Rochelle la dernière qui ait été tendue entre les tours gardiennes de l'entrée du port, dont deux sont encore debout aujourd'hui. Une autre tour attire l'attention : c'est celle de la Grosse-Horloge ou du Reloge. Elle appartenait à l'enceinte fortifiée qui séparait le port de la ville, car La Rochelle avait alors une double fortification, celle qui enceignait le port et celle qui emmurait la ville. Sous la tour de la Grosse-Horloge se trouve donc la porte principale de la ville. Non loin de là est un édifice, construit en grande partie à l'époque de Rabelais : c'est l'Hôtel de Ville. Les rues à arcades sont moins anciennes, mais dans les vieilles rues des *Merciers*, des *Cloutiers* et du *Minage*, on retrouve encore quelques maisons du XVIe siècle. La halle aux poissons, le port, la cohue des chalands et des vendeurs dans les marchés en plein air rappellent bien les traits de certains tableaux de Rabelais.

De la région saintongeaise, Rabelais a cité encore Brouage et ses marais-salants (1), le pertuis de Mau-

(1) *Pantagrueline Prognostication*, t. V, p. 211.

musson (1), Saintes (2), Taillebourg (3), patrie de Dindenault le marchand de bestiaux, Saint-Jean-d'Angély (4) et quelques autres localités. Mais il connaît mieux encore l'arrière-pays, entre Niort et Poitiers.

Niort, où l'on peut voir (rue du Petit-Saint-Jean) un hôtel ayant appartenu à la famille de Geoffroy d'Estissac, était bien connue de Rabelais. Il a mentionné, à deux reprises (5), ses foires fameuses dans tout l'ouest de la France. Il y en avait trois par an, le 6 février, le 6 mai et le 30 novembre. Elles se tenaient sous des halles couvertes et passaient pour être « la plus belle cohue du royaume ». Niort a conservé, outre l'hôtel d'Estissac, quelques édifices qu'a pu voir Rabelais. C'est d'abord, place du Pilori, son ancien Hôtel de Ville, aujourd'hui Musée archéologique. Il a été construit entre 1570 et 1575. La forme triangulaire de l'édifice était commandée par le choix de l'emplacement. Il est couronné de machicoulis et couronné d'un beffroi (du XVIIe siècle). Dans les collections du musée qu'il abrite, se trouve la tête de Geoffroy-à-la-grand-Dent, découverte dans les ruines de Maillezais et quelques fragments de sculptures de la Renaissance.

La rue Saint-Jean, où se trouve l'ancien hôtel d'Estissac, et la rue Notre-Dame conduisent au plus beau monument gothique de toute la région : l'église Notre-Dame. Elle date de la fin du XVe et des premières années de la Renaissance. Sa flèche en pierre (de 75 mètres de hauteur, à huit pans, donne une impression de hardiesse et de force. Et l'on admirera aussi la balustrade délicatement ouvragée qui règne au-dessus du portail nord. A l'intérieur, la Renaissance a laissé une jolie tribune.

(1) *Quart Livre*, chap. XXV, p. 109.
(2) *Quart Livre*, chap. VII, p. 48.
(3) *Quart Livre*, chap. V, p. 92.
(4) *Gargantua*, chap. XXVII, p. 100.
(5) *Tiers Livre*, chap. XIII, p. 66 et *Quart Livre*, chap. XIII, p. 69.

De Notre-Dame, on gagnera par la rue de la Motte-du-Pin, les ponts Main, sur la Sèvre, d'où l'on a une belle vue sur la partie haute de la ville au nord et sur le donjon. Ce donjon, construit à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle, était le réduit central du château dont l'enceinte (détruite dans le premier quart du XIXe siècle) englobait jadis tout le quartier avoisinant.

Il consiste en deux larges tours carrées, flanquées aux quatre angles de tours rondes, reliées entre elles par un corps de bâtiment de construction plus récente. La tour du nord comporte trois grandes salles, celle du sud a également une salle par étage, mais elles sont voûtées. En outre la tour du Nord est crénelée, mais n'a pas de mâchicoulis. Celle du Sud a un dispositif de mâchicoulis sans encorbellement qui marque la transition entre les *hourds* et les mâchicoulis. L'ensemble de l'édifice, sur un large terre-plein, est imposant.

Dans une des salles de la tour Nord on a installé un musée poitevin : intérieur rustique, costumes, coiffes, etc. Quelques-uns des instruments ménagers et des outils anciens pour la préparation et le tissage du chanvre sont de ceux que Rabelais a pu voir en usage dans les métairies de son père, riche en « chenevreaux ».

Du XVIe siècle, il reste dans le voisinage du donjon (rue Victor-Hugo, dans la cour du numéro 19), une maison dite de Candie, où la tradition veut que soit née Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon.

SIXIEME JOURNÉE

DE NIORT A POITIERS

Pantagruel, nous dit Rabelais (1), lorsqu'il quitta Poitiers pour aller visiter le sépulcre de Geoffroy-à-la-Grand-dent à Maillezais, passa par Ligugé, Lusignan, Sanxay, Celles, Saint-Liguaire, Coulonges et Fontenay-le-Comte. Nous allons faire, à rebours, pour gagner Poitiers, une bonne partie de cet itinéraire. Ce n'est pas le plus direct; c'est un voyage en zigzags. Mais le géant ne s'écarte point de la route normale, ordinairement suivie, par pur caprice; chacun des noms de lieu cités par Rabelais est celui d'une terre, d'un domaine ou d'une abbaye appartenant alors à Geoffroy d'Estissac; chacun d'eux marque donc une étape bien connue de Rabelais, au temps où il était attaché à la personne de l'évêque de Maillezais.

Saint-Ligaire, dans le voisinage de Niort, était le siège d'une abbaye bénédictine dont les vestiges sont de peu d'intérêt. A Celles-sur-Belle (sur la route de Melle, à 20 km. de Niort) était une autre abbaye, gros bénéfice ecclésiastique dont Geoffroy d'Estissac avait été pourvu avant d'être nommé évêque de Maillezais. Il en reste une église dont quelques parties sont romanes.

Saint-Maixent ne figure pas dans l'itinéraire de Pan-

(1) *Pantagruel*, chap. V, p. 25.

tagruel. Mais Rabelais a nommé ailleurs (1) cette ville, dans deux anecdotes qui toutes deux ont trait à des

(1) *Tiers Livre*, chap. XXVII, p. 128 et *Quart Livre*, chap. XIII, p. 69.

« Maître François Villon, sur ses vieux jours, se retira à Saint-Maixant en Poitou, sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passetemps au peuple, entreprit faire jouer la Passion en gestes et langage poitevin. Les roles distribués, les joueurs recolés, le théâtre préparé, dit au maire et échevins que le mystère pourrait être prêt à l'issue des foires de Niort; restait seulement trouver habillements aptes aux personnages. Les maire et échevins y donnèrent ordre. Il, pour un vieil paysan habiller, qui jouait Dieu le père, requit frère Etienne Tappecoue, secretain des Cordeliers du lieu, lui prêter une chappe et étole. Tappecoue le refusa alleguant que, par leurs statuts provinciaux, était rigoureusement defendu rien bailler ou prêter pour les jouants. Villon repliquait que le statut seulement concernait farces, mommeries et jeux dissolus, et qu'ainsi l'avait veu pratiquer à Bruxelles et ailleurs. Tappecoue, ce non obstant, luy dit péremptoirement qu'ailleurs se pourvût, si bon luy semblait, rien n'esperât de sa sacristie, car rien n'en aurait sans faute. Villon fit aux joueurs le rapport en grande abomination, ajoutant que de Tappecoue Dieu ferait vengeance et punition exemplaire bien tôt.

« Au samedi subsequent, Villon eut avertissement que Tappecoue, sus la poutre du couvent (ainsi nomment ils une jument non encores saillie), était allé en quête à Saint Ligaire, et qu'il serait de retour sur les deux heures après midi. Adonc fit la montre de la Diablerie parmi la ville et le marché. Ses diables étaient tous caparassonnés de peaux de loups, de veaux et de beliers, passementés de têtes de mouton, de cornes de bœufs, et de grands havets de cuisine; ceints de grosses courroies, esquelles pendaient grosses cymbales de vaches, et sonnettes de mulets à bruit horrifique. Tenaient en main aucuns bâtons noirs pleins de fusées; autres portaient longs tisons allumés, sur lesquelz à chacun carefour jetaient pleines poignées de parasine en poudre, dont sortait feu et fumée terrible. Après les avoir ainsi conduits avec contentement du peuple et en grande frayeur des petits enfants, finalement les mena banqueter en une cassine, hors la porte en laquelle est le chemin de Saint Ligaire. Arrivans à la cassine, de loin il aperceut Tappecoue qui retournait de queste, et leur dit en vers macaroniques :

Hic est de patria, natus de gente belistra,
Qui solet antiquo bribas portare bisacco.

« Par la mort dienne! (dirent adonc les diables) il n'a voulu prêter à Dieu le père une pauvre chappe; faisons lui peur .— C'est

représentations dramatiques de la Passion. Les précisions topographiques qu'il apporte dans le second de ces récits (1) prouvent qu'il la connaissait bien. Sans doute, lorsqu'il voyageait avec Geoffroy d'Estissac, descendait-il chez les moines de son ordre, les Bénédictins, dont l'abbaye, détruite par les Huguenots pendant les guerres de religion, reconstruite au XVIIe siècle, dans le goût du temps, est aujourd'hui occupée par l'Ecole militaire d'infanterie et des chars d'assaut. L'église, dont les parties les plus anciennes remontent au XIIe siècle, fut également ruinée par les Huguenots. Elle fut réédifiée de 1670 à 1682; et par une rare bonne fortune, elle eut alors pour restaurateur, un architecte qui, en plein

bien dit, répond Villon; mais cachons nous jusques à ce qu'il passe, et chargez vos fusées et tizons. » Tappecoue arrivé au lieu, tous sortirent au chemin au devant de luy, en grand effroi, jetant feu de tous côtés sur luy et sa poutre, sonnant de leurs cymbales, et hurlant en diables : «Hho, hho, hho, hho, brrrourrrourrrrs, rrrourrrs, rrrourrrs. Oou, hou, hou. Hho, hho, hho. Frère Etienne, faisons nous pas bien les diables? »

« La poutre, toute effrayée, se mit au trot, à pets, à bondz, et au galop; à ruades, fressurades, doubles pédales, et petarrades; tant qu'elle rua bas Tappecoue, quoi qu'il se tint à l'aube du bast de toutes ses forces. Ses étrivières étaient de cordes : du côté hors le montoir son soulier fenestré était si fort entortillé qu'il ne le pût onques tirer. Ainsi était trainé à escorchecul par la poutre, tousjours multipliante en ruades contre luy, et fourvoyante de peur par les haies, buissons et fossés. De mode qu'elle lui cobbit toute la teste, si que la cervelle en tomba près la croix Osanière, puis les bras en pièces, l'un çà, l'autre là, les jambes de même; puis des boyaux fit un long carnage, en sorte que la poutre au couvent arrivante de lui ne portait que le pied droit, et soulier entortillé.

« Villon, voyant advenu ce qu'il avait pourpensé, dit à ses diables : « Vous jouerez bien, messieurs les diables, vous jouerez bien, je vous affie. O que vous jouerez bien! Je dépite la Diablerie de Saulmur, de Doué, de Montmorillon, de Langeais, de Saint-Epain, de Angiers voire par Dieu de Poitiers avec leur parloire, en cas qu'ils puissent être à vous paragonnés. O que vous jouerez bien! »

(1) Mention du chemin de Saint-Ligaire et de la croix *Osannière* (où l'on se rendait en procession pour chanter l'*Hosanna* le dimanche des Rameaux). Voir H. Clouzot, *Topographie rabelaisienne* (Poitou), dans *Rev. Etudes Rabelaisiennes*, tome II (1904).

triomphe de l'art classique, avait le goût du gothique, Leduc, dit Toscane. C'est lui qui a travaillé avec le même bonheur à la restauration de l'abbatiale de Celles-sur-Belle. A Saint-Maixent, son travail satisfait les archéologues les plus sensibles aux anachronismes et aux fautes de goût. La tour du clocher (moins la flèche, qui est moderne) et le chœur sont de tout l'édifice les parties les mieux conservées dans l'état où elles étaient du temps de Rabelais.

De Saint-Maixent nous gagnons Sanxay une des étapes marquées dans l'itinéraire du jeune Pantagruel. En route, nous ferons halte à Ménigoute, qui possédait au XVIe siècle une aumônerie et un chapitre de chanoines. L'un d'eux, au début du XVIe siècle, fit ériger cette délicieuse chapelle de style gothique flamboyant, aux contreforts surmontés d'élégants pinacles, aux fenêtres délicatement ouvragées, qui se voit au milieu du petit village. Sanxay n'offrait au XVIe siècle aucune particularité. Mais Geoffroy d'Estissac était seigneur de la Chatellenie du Bois-Pouvreau et de Sanxay (1).

Le village de Sanxay offre aujourd'hui l'intérêt de ruines romaines curieuses que le R. P. de la Croix y découvrit à la fin du XIXe siècle : un temple, un balnéaire et un théâtre, établi sur les flancs de la colline, qui a été récemment utilisé comme théâtre en plein air.

« Lusignan. Voyez l'ancien château de Mélusine », dit l'ancêtre de tous nos guides-routiers, *La Guide des chemins de France*, publiée en 1552 par Charles Estienne. Rabelais put voir cette forteresse, qui était, au témoignage de Brantôme, « la plus noble décoration vieille de

(1) Léon Jamet, le protecteur de Marot, celui à qui le poète adressa son épître du *Lion et du Rat*, était de Sanxay. Dans la mention que Rabelais fait ici de Sanxay, on pourrait voir une allusion à son amitié pour Marot, s'il était établi qu'au moment de la composition du *Pantagruel* (1532), les deux écrivains étaient déjà en relations.

toute la France ». Mais Brantôme lui-même n'en vit que les ruines toutes fraîches. Elle avait, en effet, été démantelée, après le siège qu'elle subit, pendant une guerre de religion, en 1575. Sur ces ruines, un intendant du Poitou au XVIIIe siècle, M. de Blossac, a fait établir une esplanade et une promenade d'où l'on domine la vallée de la Vonne.

La légende racontait que ce château avait été construit par Mélusine, la fée-serpent, dont nous avons déjà trouvé le souvenir à Parthenay et à Mervent. Au temps de Rabelais, les bonnes gens du pays croyaient encore à l'existence de cette fée. Lorsque Catherine de Médicis, dans la suite de laquelle se trouvait Brantôme, visita Lusignan en 1575, elle interrogea les vieilles femmes qui lavaient leur lessive à la Font-de-Sé (soif). Elles lui racontèrent que Mélusine était une très belle dame, qui se promenait dans les bois en habit de veuve et qu'on pouvait surprendre, le samedi, à la vesprée, baignant dans la Font-de-Sé sa queue de serpent. Elle disparaissait d'ailleurs dès qu'elle se devinait observée (1).

La légende était très ancienne. Il semble que primitivement, Mélusine ait été une divinité celtique, protectrice d'une source au pied de la colline de Lusignan. Son souvenir persista même après l'établissement du christianisme dans la contrée. Au moyen âge, une grande famille féodale, les Lusignan, qui s'illustrèrent aux Croisades, exploitèrent adroitement cette légende, en faisant de Mélusine la fondatrice de leur lignée. Geoffroy-à-la-Grand-Dent appartenait à cette famille. Lorsqu'elle fut éteinte, au XIVe siècle, Guillaume VII Larchevêque, de Parthenay, qui était allié aux Lusignan, fit mettre en vers cette légende. Mélusine, nous l'avons vu, figure dans le poème comme une bâtisseuse : Lusignan, Parthenay, Vouvent, Mervent, Tiffauges, Pouzauges étaient

(1) Cf. Brantôme, *Œuvres*, éd. Lalanne, t. V, p. 16-22.

ses œuvres. Elle bâtissait la nuit avec une rapidité magique. Pouzauges avait été sa dernière construction : surprise dans son travail nocturne par un regard indiscret, elle avait lancé une malédiction sur ses châteaux, qui devaient désormais, chaque an, « aller d'une pierre en périssant ».

Il reste à Lusignan, avec la beauté du site et le souvenir de Mélusine, une attraction archéologique : l'église du XIIe siècle, avec son chœur surélevé, en hémicycle, ses collatéraux étroits, bon spécimen du roman poitevin.

Sur sa route, avant d'arriver à Lusignan, Pantagruel avait visité « le noble Ardillon, abbé ». C'était un ami de Rabelais. Il était abbé du monastère des moines Augustins de Fontaine-le-Comte, dans un délicieux vallon à trois petites lieues de Poitiers. Très versé dans les lettres profanes, il recevait dans son abbaye des lettrés comme l'historiographe de Louis XII, Jean d'Auton, des docteurs en théologie et des étudiants de l'Université de Poitiers. Jean Bouchet, procureur à Poitiers et le dernier représentant de l'école poétique des Grands Rhétoriqueurs, nous a laissé dans ses *Epîtres* un tableau de ces réunions. On se promenait dans les bois et dans les prairies égayées d'eaux vives; on s'entretenait des poètes contemporains, des maîtres de l'Ecole des Rhétoriqueurs, Chastellain et Jean Le Maire de Belges; des modèles latins, Horace et Virgile, Salluste et Cicéron; des savants italiens. Rabelais goûtait le charme de ces réunions et à deux reprises, il a eu, dans son livre, une pensée de reconnaissance pour l'aimable hôte de Fontaine-le-Comte (1).

De la vieille abbaye, qui avait été fondée au XIIe siècle, quelques parties subsistent encore. Pendant la guerre de

(1) Au chap. V de *Pantagruel*, p. 25 et au chap. XLIII du *Tiers Livre*, p. 194 : « Frère Jean dit qu'il avait connu Perrin Dendin, au temps qu'il demeurait à la Fontaine-le-Comte, sous le noble abbé Ardillon. »

cent ans elle avait été saccagée par les Anglais et ruinée même par les habitants de Poitiers, qui interdisaient ainsi à l'ennemi de la transformer en place forte. Son église fut restaurée au xv° siècle par Ardillon, premier abbé de ce nom, dont les armes, trois ardillons de boucle, se voient encore sur un écusson, à une clef de voûte du transept. Les bâtiments conventuels furent de nouveau ravagés par les Protestants. Il en reste quelques vieux logis, une porte sommée d'un écu martelé et surmontée de mâchicoulis. L'église, de style roman, mais très sobre de décoration, comme toutes les églises d'Augustins de la région, indique encore par l'ampleur de ses proportions, quelle fut autrefois l'importance du monastère.

A trois kilomètres de là, la route passe à Croutelles, dans un site bien connu des étudiants de Poitiers, au temps de Rabelais. Nul d'entre eux, nous assure-t-il, « n'était passé en la matricule de ladite Université » s'il n'avait bu « en la fontaine Caballine de Croutelles ». Cette source qu'il appelle *Caballine,* en mémoire de la source d'Hippocrène qui jaillit au Parnasse sous le sabot du cheval de Pégase, est d'ailleurs difficile à repérer. Croutelles abonde en sources et leur œil se déplace, paraît-il, assez rapidement.

Une route de vallée, fraîche et ombragée, nous mène de Croutelles à Ligugé qui, de 1524 à 1527, fut fréquemment la résidence de Rabelais. Il y avait là un prieuré de bénédictins, très ancien, ruiné par la guerre de Cent ans, restauré à la fin du xv° siècle et dont Geoffroy d'Estissac avait été nommé abbé commendataire en 1504, à l'âge de vingt-six ans. Ce n'était pas une demeure comparable pour sa richesse à l'Hermenault ou à Coulonges-les-Royaux. Mais le site est fort agréable. Il charma Huysmans, lorsqu'il y vint pour la première fois en 1898, avant d'y être reçu oblat bénédictin en 1901. Il a décrit la rivière du Clain « sinueuse » et « musarde », qui suit la vallée. « Elle baguenaude, s'amuse à se disperser et à se réunir, traverse une large vallée aux horizons fleuris par de claires collines, passe entre des haies de hauts peupliers dont les feuillages font un bruit de mer, quand il vente. » Ce prieuré ayant été un des premiers bénéfices dont Geoffroy d'Estissac avait été pourvu, des souvenirs de jeunesse s'y rattachaient sans doute. Il avait l'avantage d'être à mi-chemin entre Maillezais, sa résidence épiscopale et la province du Périgord, berceau de sa famille. Enfin, il était dans le voisinage d'une grande ville, Poitiers.

Il n'y avait que peu de moines au prieuré. Peut-être même avaient-ils disparu vers 1524, remplacés par des chapelains, des prêtres ou clercs qui assuraient, moyennant une pension, le service de l'église de Saint-Martin (1). Par contre, les hôtes y étaient nombreux. Comme son voisin de Fontaine-le-Comte, l'abbé Ardillon, Geoffroy d'Estissac se plaisait à réunir chez lui des lettrés. Le plus considéré parmi ses familiers était le « poète » Jean Bouchet. Singulier poète! Il a exposé lui-même comment il concevait le labeur poétique : au lieu d'aller à la taverne « ivrogner entre les verres et les cartes », il consacrait aux muses ses vacances de procureur (avoué) les jours fériés et, dans les jours ouvrables, les heures de répit que lui laissaient la chicane et les soins de sa nombreuse famille. Des veilles et des laborieux loisirs de cet homme rangé étaient nés une compilation historique, les *Annales d'Aquitaine,* et nombre de poèmes fort édifiants. Au demeurant, Bouchet est un rimeur abondant, mais plat. On en jugeait autrement dans l'entourage de Geoffroy d'Estissac. Le bon procureur était bien vu des grands, qu'il savait louanger dans le style à la mode, et agréé des doctes, pour lesquels il professait une admiration respectueuse. Il se plaisait en leur compa-

(1) Voir *Le Monastère de Ligugé,* étude historique, par Dom Pierre de Monsabert (Ligugé, 1929).

gnie, tâchant de faire profiter ses vers français de leur savoir, restant modestement à sa place. Déférent, obligeant, d'humeur égale, au reste très au fait de l'histoire de sa province et curieux de toute doctrine, Bouchet avait conquis les bonnes grâces de Geoffroy d'Estissac. Ainsi s'explique le ton d'une lettre en vers que Rabelais lui envoya (entre 1524 et 1527) et qui est le premier écrit français que nous ayons de l'auteur du *Gargantua*. C'est avec une impatience indicible que le prélat, son neveu et son secrétaire, attendent la venue du procureur-poète qu'ils n'ont pas vu depuis sept jours! Qu'il vienne et il sera choyé, écouté, loué! — Deux jours après, arrivait une *épître* responsive de Jean Bouchet, en cent-huit vers. L'auteur la publia plus tard avec cette indication : épître *contenant la description d'une belle demeure et louanges de Messieurs d'Estissac*. En fait, il ne décrit guère que le site de Ligugé, y évoquant les Naïades, Hamadryades et autres divinités rustiques, car ce genre de développement mythologique lui était familier. Il nous donne quelques renseignements sur les goûts de Geoffroy d'Estissac, mais ne nous apprend rien sur sa « belle demeure ». Peut-être était-elle assez modeste?

Nous n'en pouvons juger aujourd'hui. Les bâtiments du prieuré, ruinés à la Révolution, ont fait place, au XIXe siècle, à d'autres bâtiments conventuels occupés aujourd'hui par des Bénédictins. Seulement dans la partie nord du mur d'enceinte s'encastre une tour ronde et trapue qui portait le nom de tour de Rabelais, dès le début du XVIIe siècle. Est-ce là qu'était cette « petite chambre » d'où il écrivait de son lit, un matin de septembre, à son ami Jean Bouchet?

De l'église abbatiale (aujourd'hui paroissiale), telle qu'elle fut reconstruite par les soins de Geoffroy d'Estissac, il demeure deux belles parties : le clocher et la façade. Le reste a été profondément modifié au XIXe siècle. La façade est encadrée entre un contrefort et la tour du

clocher. Elle a pour décoration son portail, qui comporte une baie en tiers point surmontée d'une double accolade, à gros crochets de feuillage, terminée par un fleuron. La voussure qui encadre cette baie est particulièrement remarquable : elle comprend deux faisceaux de colonnettes reliés par des redans en accolade formant dentelle (assez endommagés), puis dans une gorge profonde un faisceau de quatre colonnettes étirées en spirale; enfin deux colonnettes séparées par une gorge. La porte, à deux vantaux, offre quelques sculptures qui sont du XVIe siècle. Le portail tout entier est encadré par deux aiguilles de pierre finement ciselées, qui s'achèvent en pinacles et sont reliées par un cordon larmier.

Le clocher a une base carrée, au-dessus de laquelle s'élève une tour octogonale percée de baies en plein cintre avec accolades à crochets et à fleurons.

L'ensemble appartient au style gothique de la fin du XVe; mais sur les vantaux des portes et sur la partie est, on trouve des traces du style décoratif franco-italien.

Le séjour de Rabelais au prieuré de Ligugé laissa dans son esprit une impression profonde. Huit ans après son départ du Poitou, il envoyait, de Rome, à son ancien protecteur, des graines de plantes potagères pour les jardins de Ligugé : graines de salades, de melons, de citrouilles, d'œillets d'Alexandrie, de violettes matronales avec les instructions pour les semer, les défendre contre la gelée et les accommoder. Ces envois, pour plus de sûreté, étaient confiés à la valise diplomatique, au grand paquet « cacheté à la cire » contenant le courrier du roi, qu'un secrétaire du gouverneur de Lyon ouvrait et triait.

Plus tard encore, en 1548, dans le *Tiers Livre*, Rabelais énumérait dans une anecdote, celle de Perrin Dandin (1), une douzaine de localités du voisinage de Ligugé

(1) « Au temps que j'étudiais à Poitiers en droit, sous *Brocadium juris*, était à Semerve un nommé Perrin Dendin, homme hono-

et des détails précis sur les mœurs rustiques du pays. Ces souvenirs locaux représentent une petite part de ce

rable, bon laboureur, bien chantant au lutrin, homme de crédit, et agé autant que le plus de vous autres, Messieurs. Cestuy homme de bien appointoit plus de procès qu'il n'en était vidé en tout le palais de Poitiers, en l'auditoire de Montmorillon, en la halle de Parthenay le Vieux : ce qui le faisait vénérable en tout le voisinage. De Chauvigny, Nouaillé, Croutelles, Aisgne, Ligugé, la Motte, Lusignan, Vivonne, Mezeaulx, Etables et lieux confins, tous les débats, procès et différends étaient par son devis vidés, comme par juge souverain, quoique juge ne fût, ains homme de bien. Il n'était tué pourceau en tout le voisinage dont il n'eut de la hastille et des boudins. Et était presque tous les jours de banquet, de festin, de noces, de commerage, de relevailles, et en la taverne; pour faire quelque apointement, entendez; car jamais n'apointoit les parties qu'il ne les fît boire ensemble, par symbole de réconciliation, d'accord parfait, et de nouvelle joye.

Il eut un fils nommé Tenot Dendin, grand hardeau et galant homme, lequel semblablement voulut s'entremettre d'appointer les plaidoyants.

Et se nommait en ses titres : L'apointeur des procès. En cestuy negoce tant estoit actif et vigilant que incontinent qu'il sentait et entendait par pays être mu procès ou débat, il s'ingerait d'apointer les parties.

Mais, en telle affaire, il fut tant malheureux que jamais n'apointa differend quelconque, tant petit fût-il que sauriez dire. En lieu de les apointer, il les irritait et aigrissait davantage.

Et disaient les taverniers de Semerve que, sous luy, en un an, ils n'avaient tant vendu de vin d'apointation (ainsi nommaient-ils le bon vin de Ligugé), comme ils faisaient sous son père, en demie heure.

Advint qu'il s'en plaignit à son père, et référait les causes de ce meshaing en la perversité des hommes de son temps : franchement lui objectant que, si on temps jadis le monde eust esté ainsi pervers, plaidoiart, detravé et inapointable, il, son père, n'eût acquis l'honneur et titre d'apointeur tant irrefragable, comme il avait. En quoy faisoit Tenot contre le droit, par lequel est es enfants defendu reprocher leurs propres pères.

« Il faut, répondit Perrin, faire autrement, Dendin, mon filz. Or,

Quand *oportet* vient en place,
Il convient qu'ainsi se face.

Ce n'est là que gît le Lievre. Tu n'apointes jamais les differens? Pour quoi? Tu les prends dès le commencement, étant encore vers et crus. Je les apointe tous. Pour quoi? Je les prends sus leur fin, bien murs et digérés.

Ne sais tu qu'on dit en proverbe commun : Heureux être le

que le génie de l'écrivain devait aux heureuses années qu'il passa auprès de Geoffroy d'Estissac, en Poitou.

Medecin qui est appelé sur la declination de la maladie? La maladie de soi critiquait et tendait à fin, encores que le medecin n'y survint. Mes plaidoyeurs semblablement de soi-mêmes déclinaient au dernier but de plaidoirie, car leurs bourses étaient vides, de soi cessaient poursuivre et solliciter : plus d'aubert n'estait en fouillouse, pour solliciter et poursuyvre.

Manquait seulement quelqu'un, qui fut comme paranymphe et médiateur, qui premier parlât d'apointement, pour soi sauver l'une et l'autre partie de cette pernicieuse honte qu'on eut dit : Cestuy premier s'est rendu; il a premier parlé d'apointement; il a été las le premier; il n'avait le meilleur droit; il sentait que le bât le blessait.

Là, Dendin, je me trouve à propos, comme lard en pois. C'est mon heur. C'est mon gain. C'est ma bonne fortune. Et te dis, Dendin, mon filz joli, que, par cette méthode, je pourrais paix mettre, ou trêves pour le moins, entre le grand Roy et les Vénitiens, entre l'empereur et les Suisses, entre les Anglais et les Ecossais, entre le Pape et les Ferrarais. Irai-je plus loing? Ce m'aist Dieu, entre le Turc et le Sophy; entre les Tartres et les Moscovites. Entends bien : je les prendrais sur l'instant que les uns et les autres seraient las de guerroyer; qu'ils auraient vidé leurs coffres, épuisé les bourses de leurs sujets, vendu leur domaine, hypothéqué leurs terres, consumé leurs vivres et munitions. Là, de par Dieu, ou de par sa mère, force forcée leur est respirer, et leurs felonnies modérer. » *Tiers Livre*, chap. XLI, p. 483.

SEPTIÈME JOURNÉE

POITIERS

Rabelais parle de Poitiers (1) comme d'une « forte et grosse ville », qui, pour la grandeur, viendrait immédiatement après Lyon. Elle aurait donc été en son temps la troisième ville de France. Il n'y a dans cette déclaration, qui peut surprendre le lecteur moderne, ni exagération fantaisiste, ni désir de flatter les Poitevins. Tous les témoignages de l'époque s'accordent à représenter Poitiers comme une ville spacieuse, et au début du XVIIe siècle un géographe, Mercator (2), la décrira « comme la cité de la plus grande étendue après Paris, de toutes les villes de Gaule ». Il ajoute, il est vrai « qu'une grande partie d'icelle est vide d'habitants, occupée de prés, vignobles et autres ouvrages rustiques ». En effet, des vignes s'étendaient sur les pentes occidentales de l'éperon rocheux qui s'avance entre le confluent des rivières du Clain et de la Boivre et qui est l'assise principale de la ville. Entre le plateau et l'enceinte de murailles qui, barrant l'éperon au sud, descendait et suivait le pied de la colline, il y avait, de tous côtés, des jardins, des terres cultivées. C'est sur l'emplacement des terres d'une métairie importante, le clos des Gilliers, au sud-est, qu'au XVIIIe siècle l'intendant de Blossac éta-

(1) Au chap. XXXII du *Pantagruel*, p. 161.
(2) *Atlas*, éd. de 1609, p. 565.

blira la belle promenade qui porte son nom. Cette grande ville avait donc un air de campagne et l'on comprend dès lors le mot de Charles-Quint, qui la traversa en 1539; il l'appelait un « grand village ». Un siècle plus tard, La Fontaine écrira : « Poitiers est ce qu'on appelle proprement une villace qui, tant en maisons que terres labourables, peut avoir deux ou trois lieues de circuit; ville mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines (1). »

Le géographe Mercator, après avoir signalé comme le caractère original de Poitiers l'étendue des prés, terres et vignes, enclos dans le vaste circuit des murailles, ajoute : « le reste est vénérable par les structures excellentes des édifices ». Ces monuments, dignes de vénération, que Rabelais a pu voir et dont il mentionne quelques-uns, existent encore, à l'exception d'une tour servant de beffroi qui, dans les anciennes vues de la ville domine tous les autres bâtiments (elle avait cent vingt-huit pieds de hauteur). Elle avait été élevée dans le voisinage de Notre-Dame-la-Grande pour loger la grosse cloche de 18.600 livres offerte par le duc Jean de Berry, frère de Charles V, aux habitants de Poitiers. C'est cette cloche que Pantagruel, au milieu d'une ripaille, souhaitait d'avoir pendue au menton pour donner une aubade « au remuement des badigoinces (2) ». La tour menaçant ruine, à la fin du XVIIIe siècle, fut démolie de 1787 à 1815.

Le plus « vénérable » de tous les monuments de Poitiers par son antiquité est le dolmen de la Pierre-Levée, situé au faubourg Saint-Saturnin, à l'est de la ville, sur la rive droite du Clain. Il est aujourd'hui enclos dans un étroit jardinet, entre la prison et un parc à fourrage. Dans le haut moyen âge, il a vu chaque année la foire

(1) *Voyage en Limousin*, lettre VI.
(2) *Pantagruel*, chap. XXVI, p. 129.

du lundi après la Saint-Denis. Au XVIe siècle il était encore, nous dit Rabelais, « au milieu d'un champ, bien à son aise » sur quatre piliers. C'est Pantagruel qui l'y avait placé, afin que les escholiers « quand ils ne sauraient autre chose faire, passassent temps à monter sur ladite pierre et là banqueter à force flacons, jambons et pâtés et écrire leurs noms dessus avec un couteau (1) ». De ces graffiti au couteau, rien ne subsiste aujourd'hui sur la table du dolmen, cassée en deux depuis le XVIIIe siècle.

En revenant du pèlerinage à la Pierre-Levée, le visiteur s'arrêtera sur le boulevard Coligny (2) pour jouir du panorama de Poitiers. Au premier plan, la rivière du Clain, bordée de jardinets, ombragée de beaux arbres, particulièrement sur la droite. Au delà du Pont-Joubert se dessine, sur la pente du coteau, une des principales artères de la vieille ville, la Grand'Rue, qui conduit tout droit au plateau. A gauche de cette ligne, étagées sur la pente, l'église Sainte-Radegonde, la cathédrale Saint-Pierre, plus haut le clocher conique de Notre-Dame-la-Grande; au sommet, la vaste toiture du Palais-de-Justice; sur le plateau, à gauche, les arbres de la promenade de Blossac. Les terres « labourables » sur les pentes ont fait place à de nombreux jardins, signalés par des massifs d'arbres et par un privilège fort rare, la vie moderne n'a pas serré autour de la vieille cité une ceinture d'usines à hautes cheminées, de fabriques et d'immeubles industriels.

Le Clain franchi, une rue au nom pittoresque, la rue des Carolus, nous conduit à l'église Sainte-Radegonde, construite en l'honneur de la patronne de Poitiers, la femme du roi Clotaire Ier qui mourut près de là dans

(1) *Pantagruel*, chap. V, p. 24.
(2) Près de là se trouve le rocher de Coligny, où l'amiral se tenait, lors du siège qu'il mit devant la ville en 1569.

son monastère de Sainte-Croix en 587. Son tombeau (violé pendant les guerres de religion) est dans la crypte.

L'édifice actuel a été construit sur l'emplacement d'une église plus ancienne qui fut détruite par un incendie en 1083. L'abside et la tour du portail sont du XIe siècle (dédicace en 1099). La nef est l'œuvre du XIIe siècle et des siècles suivants. Le portail gothique, très ouvragé, a été plaqué contre la façade au XVe siècle. Devant ce portail, une enceinte de pierres taillées, dans lesquelles on distingue, malgré les mutilations, des figures d'anges et de lions couchés : c'est le parvis, où se rendait jadis la justice ecclésiastique.

Par la rue du Pas-de-Dieu, on arrive au chevet de la cathédrale Saint-Pierre. Ce chevet, qui fut construit dans le troisième quart du XIIe siècle, c'est-à-dire au beau temps de l'architecture romane, est une grande muraille toute droite, de près de cinquante mètres de hauteur; particularité remarquable, aucun contrefort ne rompt la pureté des lignes, aucune abside ou absidiale ne vient s'y souder, contrairement aux habitudes de l'architecture romane. Sur ce massif de pierres, les boulets des couleuvrines de Coligny (lors du siège de 1569) ont laissé quelques éraflures.

L'église commencée en 1162, sous le règne de Henri II Plantagenet et d'Aliénor d'Aquitaine, comtesse de Poitou, sa femme, a été achevée deux siècles plus tard. Le plan original a été conservé au cours de ces deux siècles de construction. Le vaisseau se divise en trois nefs parallèles, presque de même hauteur, qui se prolongent jusqu'au chevet en diminuant de largeur d'une façon insensible. L'ornementation est d'une sobriété remarquable. Elle consiste surtout dans l'arcature en plein cintre qui orne les murs latéraux, avec les chapiteaux et les modillons variés. (La balustrade qui règne au-dessus de cette arcature est du XVIIIe siècle.) Les stalles du chœur, du XIIIe siècle, sont regardées comme les plus an-

ciennes de France. Les verrières sont du XIIIe siècle. Plusieurs ont été mutilées au XVIIIe siècle, lorsque, pour donner plus de clarté au vaisseau, on ouvrit des fenêtres en verre incolore dans leurs vitraux de couleur. La plus belle de ces verrières, celle-là intacte, est le vitrail de la Crucifixion, derrière le chœur.

La façade, encadrée de tours carrées, découronnées, est la partie du monument la plus riche en décorations sculpturales. Elle a trois portails, qui correspondent aux nefs. Chacun d'eux abrite sous un gable aigu quatre rangs de voussures ornées de personnages assis sous des dais. Ces voussures encadrent des compositions en bas-relief sculptées aux tympans.

Au portail central est une représentation du jugement dernier; au tympan de gauche, la glorification de Saint-Pierre; à celui de droite, la mort de la Vierge et son couronnement.

Dans cette cathédrale, au temps de Rabelais, avait lieu une cérémonie universitaire : la collation du grade de docteur en médecine. Elle se faisait avec une pompe et un cérémonial qui de loin prêtent à sourire et font songer à l'ambassade envoyée par la Faculté parisienne de théologie à Gargantua ou même à la cérémonie du *Malade imaginaire*. Précédés de trompettes, de tambours, de bedeaux portant les masses des Facultés, le Recteur et les docteurs, revêtus de leur robe à chaperon fourré, pénétraient dans l'église et prenaient place entre les quatre premiers piliers « bien tapissés ». Des sièges d'honneur étaient réservés au maire, au Lieutenant-criminel et à d'autres personnages. Le candidat était introduit; devant lui marchait un appariteur portant les insignes du doctorat : sur un coussin de velours un bonnet carré à houppe d'or. Le parrain du candidat ayant fait l'éloge du futur docteur, le doyen de la Faculté le déclarait digne de recevoir le bonnet doctoral. Alors, du haut d'une chaire, le nouveau docteur argumentait, ou plutôt, ses

interlocuteurs étant les escholiers encore novices, il simulait une argumentation. Il avait ensuite pour devoir de remercier l'assistance, en latin. C'est alors qu'il déployait les ressources de son éloquence pour régaler de ses louanges cicéroniennes tout l'auditoire depuis le Lieutenant-criminel et le Recteur jusqu'aux appariteurs et autres suppôts de l'Université. Puis, le pittoresque cortège des maîtres aux robes chamarrées regagnait l'Université pour prendre part à un somptueux festin offert par le triomphateur de la journée, le nouveau docteur.

De la cathédrale, nous passons au plus ancien édifice religieux de Poitiers, le temple Saint-Jean, un baptistère dont la base est du IVe siècle. Le narthex, par où l'on entre, est du VIIe siècle : de l'époque romane datent les fresques dont on voit encore quelques traces (Ascension du Christ, figure équestre de Constantin). Autour de la piscine et sur le pourtour, des sarcophages et autres monuments gallo-romains ou mérovingiens ont été rangés, par les soins de la *Société des Antiquaires de l'Ouest*.

Nous revenons à la Grand'Rue; nous passons devant l'hôtel des Trois-Clous, devant le portail de l'Hôtel du Grand Prieur de l'Ordre de Malte pour la province d'Aquitaine (XVIIe siècle), devant de vieux logis (les Deux clefs) et nous arrivons à l'église Notre-Dame-la-Grande, la plus belle église romane de tout le Poitou.

Elle fut construite au XIIe siècle. Sa façade se divise en trois étages d'arcades et un fronton triangulaire. Les arcades du bas comprennent une porte à plein cintre et deux fausses portes en arc brisé, encadrant chacune deux arcades à plein cintre. Celles du second étage abritent des sculptures représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament; celles du troisième étage, des statues des apôtres, de saint Martin, de saint Hilaire. Au milieu du fronton, sur un champ décoré d'un appareil réticulé est, dans une sorte de médaillon ovale, un Christ bénissant. Cette façade est flanquée de campaniles, qui

ont comme le clocher de l'église des flèches coniques, appareillées en écailles de pierre, rappelant la pomme de pin. L'intérieur offre cette particularité qu'il n'a pas de transept, les nefs collatérales se prolongeant autour du chœur. Dans une chapelle latérale, du XVe siècle, on admire une mise au tombeau, de l'époque de la Renaissance, avec les personnages traditionnels dans cette scène; quelques coiffes de femmes ressemblent à celles qui sont encore portées dans certains cantons du Poitou.

A l'angle de la place Notre-Dame et de la rue de la Tête-Noire, se voit un hôtel du XVIe siècle avec une curieuse double baie d'angle, aujourd'hui aveuglée. Par la rue de la Tête-Noire et la place du Pilori (aujourd'hui de la Liberté), on arrive à la rue de la Prévôté en face du numéro 10. Là s'élève un hôtel que l'on a appelé longtemps par erreur l'hôtel de la Prévôté. Il fut construit, en réalité, en 1504, pour François Fumée, qui fut maire de Poitiers. C'est aujourd'hui le siège de la Faculté des Lettres. Il est tout gothique, malgré sa date. Des créneaux et des machicoulis semblent en protéger l'accès. La porte est encadrée entre deux pavillons dont les angles arrondis rappellent la forme des tours. Ils sont surmontés de tourelles à clochetons. Les fenêtres et les lucarnes sont ornées de moulures et de sculptures. Dans la cour, on voit à droite une petite galerie, soutenue par quatre piliers formés de colonnettes prismatiques étirées en torsades.

A la rue de la Prévôté font suite, au nord, les rues de la Chaîne et des Trois-Rois. Cette rude montée fut, jusqu'à l'établissement du chemin de fer, la voie d'accès au plateau pour les voitures venant de la route de Paris. Au 24 de la rue de la Chaîne, au fond de la cour, on se trouve en face d'un bel hôtel Renaissance, avec linteaux couverts d'arabesques, pilastres, portraits-médaillons, lucarne ouvragée. Il fut construit pour René Berthelot, qui fut maire de Poitiers en 1527.

Au bas de la rue Jean-Bouchet, qui prolonge la rue de la Chaîne, on voit l'église de Montierneuf. Elle fut édifiée par Guillaume VI d'Aquitaine, comte de Poitou, qui fonda là une abbaye. Elle fut consacrée par le pape Urbain II en 1096. La construction primitive était purement romane; mais elle a été beaucoup remaniée aux XIVe, XVIIe et XIXe siècles. Sur son transept s'élève une coupole que surmontent deux clochetons réunis par trois petites arcades.

Dans presque toutes les rues que nous venons de parcourir, de vieux logis offrent encore quelques vestiges de décoration qui datent du moyen âge ou de la Renaissance : pignons, encorbellements, linteaux sculptés, bossages, clous ouvragés formant des dessins géométriques sur les portes, etc. La *Société des Antiquaires de l'Ouest* a recueilli dans son Musée de la rue des Grandes-Ecoles quelques fragments précieux de ces motifs de décorations.

Ce Musée est établi dans un bâtiment dont Rabelais a parlé (1) : c'est le *parloir aux bourgeois*, la salle de réunion de l'échevinage dans l'Hôtel de Ville. C'était également l'auditoire de l'ancienne Faculté de Droit (dont la rue a pris son nom de *Grandes Ecoles*). Dans une salle, récemment aménagée grâce aux libéralités d'un Américain, M. Stonborough, et par les soins du président de la *Sauvegarde de l'art français*, M. le duc de Trévise, se trouvent rassemblés de vieilles enseignes en pierre et surtout des fragments de sculpture provenant du château de Bonnivet. Ce sont des monogrammes taillés dans la pierre, la devise de « Mr l'Amiral » (un dauphin sur une ancre) et surtout une tête de Christ encadrée entre deux pilastres, sur lesquels ont été sculptés les instruments de la passion, reliés par un ruban.

D'autres fragments de sculpture de Bonnivet se trou-

(1) *Quart Livre*, chap. XIII, p. 71.

vent au Musée municipal, à l'Hôtel de Ville. A côté de cet édifice, on remarquera une maison du XVIe siècle, l'hôtel de Jean Beauce, ou Beaucé. La façace en est coupée par la tour de l'escalier à vis, dont les baies suivent le mouvement de la rampe. L'angle de gauche est percé de doubles fenêtres, en retour d'équerre. Sur le fronton d'une des fenêtres hautes se lit la date 1554.

Pour achever la tournée des vieilles églises, il nous reste à voir Saint-Porchaire et Saint-Hilaire. Saint-Porchaire n'offre d'intérêt que par la tour romane qui lui sert de porche et qui remonte au XIe siècle; l'intérieur divisé en deux nefs égales est de la fin de la période gothique.

La basilique de Saint-Hilaire-le-Grand a été construite au XIe siècle (dédicace en 1049) sur l'emplacement d'une ancienne église, ruinée à diverses reprises, par les Vandales, par les Sarrazins, par les Normands et dont l'origine remontait à saint Hilaire († 368). Au XVIe siècle, la chute du grand clocher entraîna de nouvelles ruines. La Révolution amena la démolition de la moitié de l'édifice. Il a été restauré; mais du monument roman seuls subsistent le chœur et les absidioles dont l'ornementation extérieure est des plus riches.

Saint-Hilaire était, au XVIe siècle, un chapitre royal. Le doyen nommé en 1504 était précisément Geoffroy d'Estissac, le protecteur de Rabelais. Il s'était fait construire, derrière l'abside, une demeure qui porte encore le nom de Doyenné Saint-Hilaire (aujourd'hui école normale d'instituteurs). Elle a conservé en partie sa décoration de style Renaissance : arabesques, pinacles à candélabres, lucarnes flanquées de pilastres et surmontées d'un fronton arrondi ou d'une niche à coquille. On peut supposer que Rabelais fréquenta ce logis au temps où il était attaché à l'évêque de Maillezais.

Sans doute aussi se rendait-il chez son ami le procureur Jean Bouchet qui habitait, dans la rue dite actuel-

lement de la Cathédrale, l'hôtel de la Rose. C'est là que Jeanne d'Arc séjourna au printemps de 1429, lorsqu'elle fut interrogée sur sa mission par une assemblée de théologiens et de légistes. Une plaque apposée sur cette maison commémore cet événement historique.

De là, au Palais de Justice, où Jean Bouchet était sans cesse appelé par ce qu'il appelle le « petit tripotage des plaids », il n'y a qu'une faible distance et Rabelais, fils de légiste, familiarisé depuis son « moinage » à Fontenay-le-Comte avec les habitudes des gens du palais, de la « gent palatine », comme il dit, dut souvent l'y accompagner (1). C'est le seul monument civil qui puisse être comparé pour ses dimensions et son intérêt architectural aux édifices religieux que nous avons visités. Il s'élève sur l'emplacement d'un capitole romain et comprend deux parties principales : la grande salle du palais des comtes de Poitou (aujourd'hui salle des Pas perdus) et le donjon, ou tour Maubergeon.

La grande salle (de 50 mètres de long sur 17 de large) est l'ancienne salle des gardes du palais des comtes. Elle a été construite au XIe et au XIIe siècles. Sa décoration consiste en de légères arcatures en plein cintre ou en tiers-point garnissant les murs. Dans le fond, Jean de Berry, à la fin du XIVe siècle, a fait édifier trois vastes cheminées juxtaposées, réunies sous le même manteau et régnant sur toute la longueur de la muraille. L'entablement est orné d'écussons sculptés et portés par des anges. Trois fenêtres à arcades trilobées découpent à jour la partie supérieure de la muraille. Entre les tympans des fenêtres, quatre statues; aux deux extrémités, deux tourelles d'escaliers en saillie, très ajourées.

C'est dans cette salle que se rendait la justice. A l'époque de Rabelais, des échoppes y étaient installées et Jean

(1) Il mentionne le Palais de Poitiers au chap. XLI du *Tiers Livre*, p. 183.

Bouchet nous montre quelques gens de palais, procureurs, protonotaires et clercs, courtisant les mercières qui tenaient ces boutiques.

Attenant au palais des comtes, le donjon ou tour Maubergeon, dont relevaient tous les fiefs du Poitou, est dans son état actuel une construction du duc Jean de Berry. C'est un corps de logis flanqué de quatre grosses tours rondes aux angles. De larges baies gothiques sont percées dans la muraille. Des statues de grandeur naturelle sont placées à l'extérieur au niveau du troisième étage, qui a perdu ses voûtes et est recouvert d'une toiture vulgaire.

Ce Palais de Justice, on se le représente volontiers comme un des lieux qui furent le plus familiers à Rabelais lorsqu'il venait à Poitiers. Toute une société de professeurs de droit, de magistrats, d'avocats, de procureurs, de clercs, de gens de loi et de pratique s'y donnait rendez-vous. Leur activité professionnelle était considérable : après le Maine et Avignon, le Poitou était par excellence la terre de la chicane et des procès. Mêlé, avec Jean Bouchet, à tous ces représentants du « monde palatin », Rabelais retrouvait là les entretiens sur la jurisprudence, la procédure et la pratique auxquels il avait déjà prêté l'oreille dans la maison paternelle et dans le cercle des légistes de Fontenay. On est frappé en lisant son livre de l'abondance des détails et des épisodes qui tiennent à la vie des légistes : citations de textes juridiques, cas singuliers et embarrassants pour les juges, calembours sur des textes de lois, locutions de procédure, etc. Un épisode du *Tiers Livre*, celui de Bridoye (quatre chapitres, XXXIX à XLII) n'est pleinement intelligible que pour les gens de loi. Cette expérience du monde palatin et ces connaissances techniques spéciales procèdent, pour la plus grande partie, de sa fréquentation du Palais de Justice de Poitiers.

HUITIÈME JOURNÉE

THÉLÈME ET CHAMBORD

De tous les édifices que nous avons visités jusqu'ici, beaucoup ont été mentionnés par Rabelais; aucun n'a fait, dans son œuvre, l'objet d'une description. Il a réservé les ressources de son style pittoresque à la « pourtraicture » de l'abbaye de Thélème (1).

Or Thélème n'est pas une création de pure fantaisie. Rabelais lui-même a marqué les rapports de ce manoir idéal avec la réalité contemporaine. Il était, nous dit-il dans le texte des premières éditions, « cent fois plus magnifique que n'est Bonnivet ». Ce château (2), « le plus superbe édifice qui soit en France, s'il était achevé selon son dessein », déclare Brantôme, a été détruit en 1788 et nous n'avons pu jusqu'ici en admirer que des restes; fragments de linteaux, médaillons, monogrammes, attributs de l'amiral Bonnivet (le dauphin sur l'ancre). Une gravure du XVIIe siècle, conservée à la Bibliothèque Nationale, nous permet d'ailleurs de constater des analogies frappantes entre Bonnivet et Thélème. Ces mêmes ressemblances se retrouvent dans les deux autres châteaux auxquels, dans les éditions dernières de son livre, Rabelais comparait le fameux manoir, c'est-à-dire à Chambord et

(1) *Gargantua*, chap. LII-LVI.

(2) Cf. Lieutenant-Colonel Chevalier-Rufigny, *L'histoire merveilleuse et tragique du château de Bonnivet en Poitou*, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, de 1930.

à Chantilly, et elles se retrouveraient encore à Azay-le-Rideau et dans maint château du temps.

Ces analogies s'expliquent aisément, pour peu que l'on connaisse les procédés de composition familiers à Rabelais. Son imagination emprunte à la réalité des éléments qu'elle ne combine point capricieusement, mais qu'elle se borne le plus souvent à agrandir à l'échelle gigantesque. Qu'est-ce, en définitive, que le « manoir » des Thélémites? Un château de la Renaissance, de ce style qui était en faveur sous le règne de François Ier et qu'on a appelé franco-italien ou composite. Des trois spécimens de ce style que mentionne Rabelais, Bonnivet était le seul qu'il eût pu examiner à la date où il rédigeait le *Gargantua*. Mais Chambord offre les mêmes caractères, au point qu'un historien de l'art (1) a pu écrire « qu'il avait inspiré à Rabelais le plan de son abbaye ». Visitons-le donc le *Gargantua* à la main; nous verrons la description de Rabelais s'illustrer, en même temps que l'originalité architecturale de l'illustration sera soulignée par le texte de la description.

La grande nouveauté de l'architecture franco-italienne, c'était la recherche des proportions et de la symétrie dans le plan général. Quand les architectes ne l'ont pas obtenue, c'est que, pour des raisons d'économie peut-être, on leur a imposé l'utilisation d'une assise ou d'une substruction de château féodal démoli. Pour Thélème, cette régularité du plan est marquée dès la première ligne : « Le bâtiment fut en figure hexagone, en telle façon que à chacun angle était bâtie une grosse tour ronde à la capacité de soixante pas en diamètre et étaient *toutes pareilles* en *grosseur et portrait*. » Au premier coup d'œil jeté sur Chambord, c'est également cette recherche de la régularité du plan qui frappe. Au centre un corps de logis carré, cantonné aux angles de tours pareilles par

(1) Louis Hourticq, *La Renaissance*, p. 9.

la silhouette et la grosseur. Autour de ce corps de logis, sur trois côtés une enceinte de bâtiments limite une cour intérieure.

La tour, au moyen âge, faisait partie de l'appareil défensif du château-fort : son avancée permettait de tirer sur l'assaillant qui voulait escalader la muraille, ou courtine. Elle n'a plus ce rôle dans le pacifique manoir des Thélémites, non plus d'ailleurs que dans cette demeure de plaisance qu'est Chambord. L'architecture composite l'a conservée parce qu'elle est le signe extérieur de la suzeraineté féodale, surtout peut-être parce qu'elle est d'un bel effet ornemental.

Les douves, ou fossés, qui enceignaient le château médiéval et servaient à la défense, ont généralement été conservées à la Renaissance. Brantôme ne nous dit-il pas que François Ier avait songé à détourner une partie des eaux de la Loire pour les faire couler dans les douves de Chambord? A Thélème, c'est la « rivière de Loyre » tout entière qui « découle » au pied de la tour Arctice, c'est-à-dire septentrionale (car chacune de ces tours a un nom tiré du grec et marquant son orientation). L'effet décoratif produit par le miroir d'eau est ici agrandi démesurément.

Chambord n'a que trois étages : Thélème en a six « comprenant les caves sous terre pour un ». Là encore, dans cette hauteur, qui paraissait prodigieuse alors, l'agrandissement à l'échelle gigantesque a joué. Le premier des cinq étages au-dessus des caves, c'est-à-dire le rez-de-chaussée, consistait, sur la cour intérieure, en galeries à arcades en plein cintre; à l'extérieur, autres galeries à piliers, mais voûtées « à anse de panier ». Le premier étage des deux ailes, à Chambord, est également sur arcades; mais l'arc en anse de panier, qui était encore fort goûté dans le premier quart du XVIe siècle, a fait place à l'arc en plein cintre.

La toiture de Thélème était d'ardoise fine; le revête-

ment du faîte, ou endossure, « était de plomb à figures de petits mannequins et animaux bien assortis et dorés, avec les gouttières qui issaient hors la muraille, entre les croisées, peintes en figure diagonale de or et azur, jusques en terre, ou finissaient en grands échenaux ». Cette ornementation du toit et cette peinture or et azur appliquée sur les gouttières et chéneaux appartient également à l'époque de Louis XII et aux premières années du règne de François Ier. On en peut voir une survivance à l'aile du château de Blois, dite de Louis XII. A Chambord, les lucarnes, les souches sculptées des cheminées, les lanternes donnent aux combles un autre aspect, plus varié et plus pittoresque.

Au milieu de chaque corps de logis, à Thélème, était une « vis brisée », c'est-à-dire un escalier tournant, à paliers. C'était conforme à la tradition médiévale. Mais voici une disposition nouvelle : au lieu d'être enfermé, comme au moyen âge, dans une tour spéciale, l'escalier à vis était dans le corps même du logis. Il en sera de même à Chambord. Rabelais ne pouvait pas prévoir quelle merveille de hardiesse et d'élégance le maître d'œuvre Jacques Cocqueau allait réaliser dans le fameux escalier de Chambord, avec ces deux vis qui tournent l'une sur l'autre sans jamais se réunir. Du moins a-t-il retenu un détail de l'architecture nouvelle dans la disposition de l'escalier : à chaque palier, la muraille extérieure est percée pour laisser entrer la lumière du jour, et même, par cette ouverture, on peut pénétrer, sous deux arceaux d'antique, dans une sorte de balcon très ajouré.

Un des escaliers de Thélème, entre les deux tours du Nord, face à la Loire, a des proportions particulières. Son entrée s'abrite sous un arceau de six toises de largeur et six hommes d'armes, la lance sur la cuisse, pouvaient y monter de front ensemble jusqu'au sommet. Peut-être y a-t-il là un souvenir de la rampe aménagée au château d'Amboise dans la plus grosse tour de l'enceinte : deux cavaliers peuvent de front monter du fossé au terre-plein sur lequel est construit l'édifice.

Par les escaliers à vis « on entrait, dit Rabelais, de chacun côté en une grande salle et des salles ès chambres ». C'est encore la distribution normale des appartements dans les châteaux de la Renaissance, à Fontainebleau comme à Chambord. L'édifice a été conçu pour offrir aux réunions de la cour de grandes salles de fêtes. Les appartements privés, par contre, sont d'une exiguïté et d'une modicité qui nous déconcertent aujourd'hui. Quel contraste entre la grande salle de bal de Fontainebleau et l'appartement du roi! Celui-ci se composait de trois pièces, d'espace fort limité : la chambre, où il couchait, la salle où il mangeait et le cabinet où il travaillait à ses affaires. Rabelais n'a point imaginé autrement le logis des Thélémites. Les grandes salles où l'on pénètre en quittant l'escalier du Nord sont de belles bibliothèques, chaque étage étant consacré aux livres d'une seule langue : grecque, latine, hébraïque, française, italienne et espagnole. Dans le corps de logis du sud-est sont de « belles grandes galeries, toutes peintes des antiques prouesses, histoires et descriptions de la terre. » Quant aux appartements, qui s'ouvrent sur les salles ou galeries, ils se composent d'une chambre, d'une arrière-chambre, d'un cabinet, d'une garde-robe et d'une chapelle : peut-être ont-ils plus de commodités avec l'arrière-chambre et la garde-robe que l'appartement royal de Fontainebleau. Toutes les chambres sont « tapissées en diverses sortes selon les saisons de l'année ». On sait que l'usage se conserva sous François Ier de tendre les chambres de tapisseries, qui étaient renouvelées fréquemment dans les maisons opulentes. Les lits, à Thélème, étaient de broderie. Enfin, suprême raffinement du luxe dans l'ameublement, chaque arrière-chambre avait un miroir, enchâssé dans l'or, entouré de perles et d'une dimension prodigieuse alors : « il était de telle gran-

deur qu'il pouvait véritablement représenter toute la personne ».

Que manque-t-il à Thélème, pour que l'aspect du manoir puisse laisser la même impression que Chambord? Il y manque la décoration des murs extérieurs : les bandeaux de pierre marquant la séparation des étages et les pilastres encadrant les baies. Il y manque également l'originale ornementation des combles : les souches des cheminées monumentales, les lucarnes enrichies de sculptures, les clochetons et la merveilleuse lanterne. Ici l'ingéniosité et l'imagination des artistes ont dépassé celles de l'écrivain. Mais peut-être celui-ci garde-t-il la supériorité dans l'entente du confort et de l'hygiène (1); parmi les bâtiments nécessaires aux exercices du corps : lices, hippodromes, théâtre, jardin, jeux de paume, buttes

(1) « Jouxte la rivière estoit le beau jardin de plaisance. Au milieu d'iceluy, le beau labyrinthe. Entre les deux autres tours estoient les jeux de paume et de grosse balle. Du costé de la tour Criere estoit le vergier, plein de tous arbres fruitiers, tous ordonnés en ordre quinconce. Au bout estoit le grand parc, foisonnant en toute sauvagine. Entre les tierces tours estoient les butes pour l'arquebuse, l'arc et, l'arbaleste. Les offices, hors de la tour Hesperie, à simple estaige. L'escurie au dela des offices. La fauconnerie au devant d'icelles, gouvernée par asturciers bien expers en l'art. Et estoit annuellement fournie par Candiens, Venitiens et Sarmates, de toutes sortes d'oiseaux paragons, aigles, gerfaux, autours, sacres, laniers, faucons, esparviers, esmerillons, et autres; tant bien faicts et domestiqués que, partant du chasteau pour s'esbattre es champs, prenoient tout ce que rencontroient. La venerie estoit un peu plus loing, tirant vers le parc.

Toutes les salles, chambres et cabinetz, estoient tapissés en diverses sortes, selon les saisons de l'année. Tout le pavé estoit couvert de drap verd. Les lictz estoient de broderie. En chascune arriere-chambre estoit un miroir de cristallin, enchâssé en or fin, autour garny de perles; et estoit de telle grandeur qu'il pouvoit veritablement representer toute la personne. A l'issue des salles du logis des dames estoient les parfumeurs et testonneurs : par les mains desquelzs passoient les hommes, quand ils visitoient les dames. Iceux fournissoient par chascun matin les chambres des dames d'eau rose, d'eau de naphe, et d'eau d'ange : et à chascune la precieuse cassolette vaporante de toutes drogues aromatiques. » (*Gargantua*, chap. LV.)

pour l'arc, l'arbalète et l'arquebuse, il a placé des piscines et bains à triples gradins « bien garnis de tous assortiments et foison d'eau de myrrhe », — qui manquaient à Chambord.

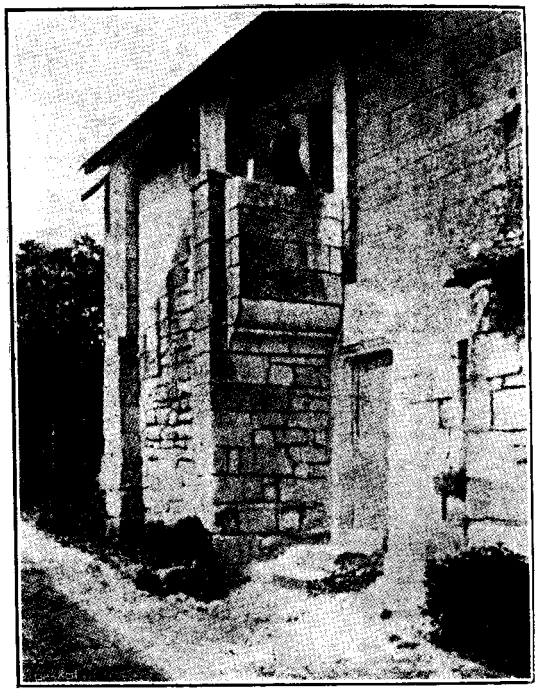
TABLE DES MATIÈRES

Préface 1
Introduction 5
Itinéraire au pays de Rabelais 8
Première journée. — Chinon et ses environs 9
Deuxième journée. — De Chinon à Angers, par Saumur 19
Troisième journée. — D'Angers à Fontenay-le-Comte 27
Quatrième journée. — Fontenay-le-Comte et Maillezais 35
Cinquième journée. — La Rochelle et Niort 44
Sixième journée. — De Niort à Poitiers 48
Septième journée. — Poitiers 60
Huitième journée. — Thélème et Chambord 71

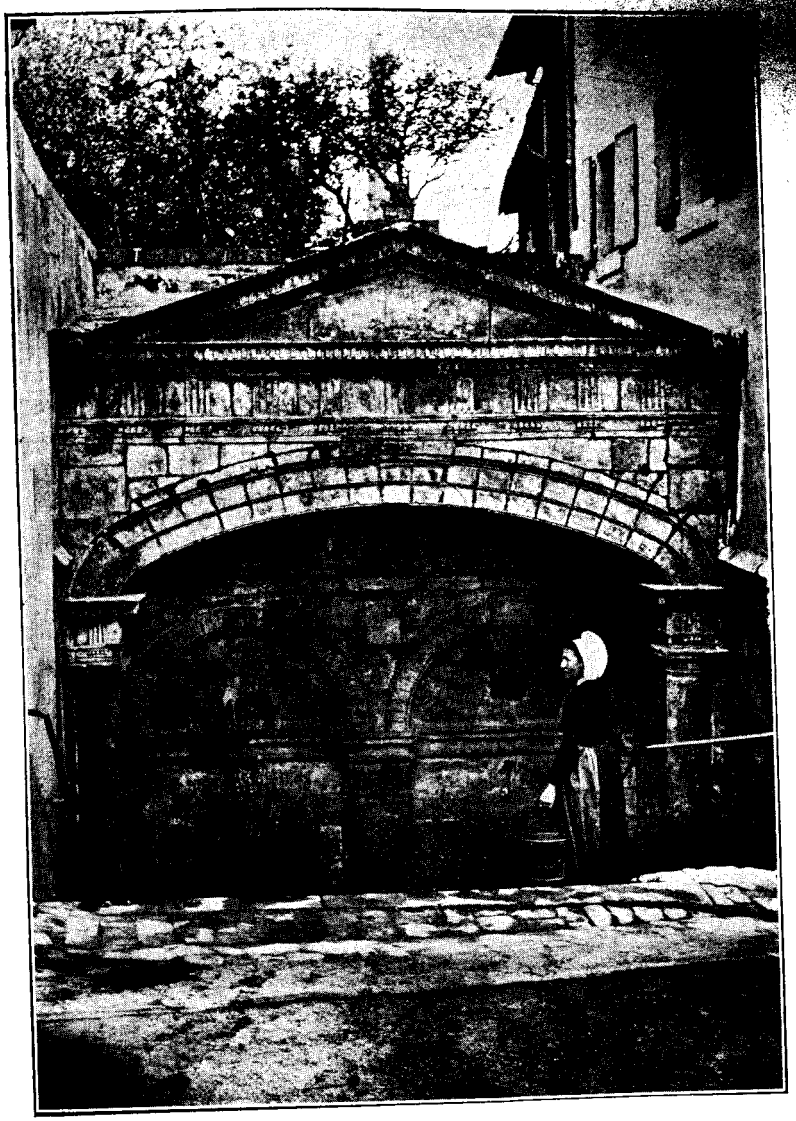
LISTE
DES
PLANCHES HORS TEXTE

LA DEVINIÈRE.
FONTENAY-LE-COMTE (VENDÉE). — LA GRANDE FONTAINE.
VOUVENT ET LA FORÊT. — LE PONT DES OUILLÈRES A MERVENT.
MAILLEZAIS (VENDÉE). — RUINES DE LA CATHÉDRALE (XIe, XIIIe ET XVe SIÈCLES).
ÉGLISE DE FONTAINE-LE-COMTE.
FAÇADE DE L'ÉGLISE DE LIGUGÉ.
POITIERS. — LA CHEMINÉE MONUMENTALE DU PALAIS DE JUSTICE.
LA GRANDE SALLE DU PALAIS DE JUSTICE DE POITIERS, AU XVIIe SIÈCLE.
POITIERS. — LA PIERRE-LEVÉE.
POITIERS. — FAÇADE DE NOTRE-DAME-LA-GRANDE.
CARTE DE LA RÉGION DE CHINON.

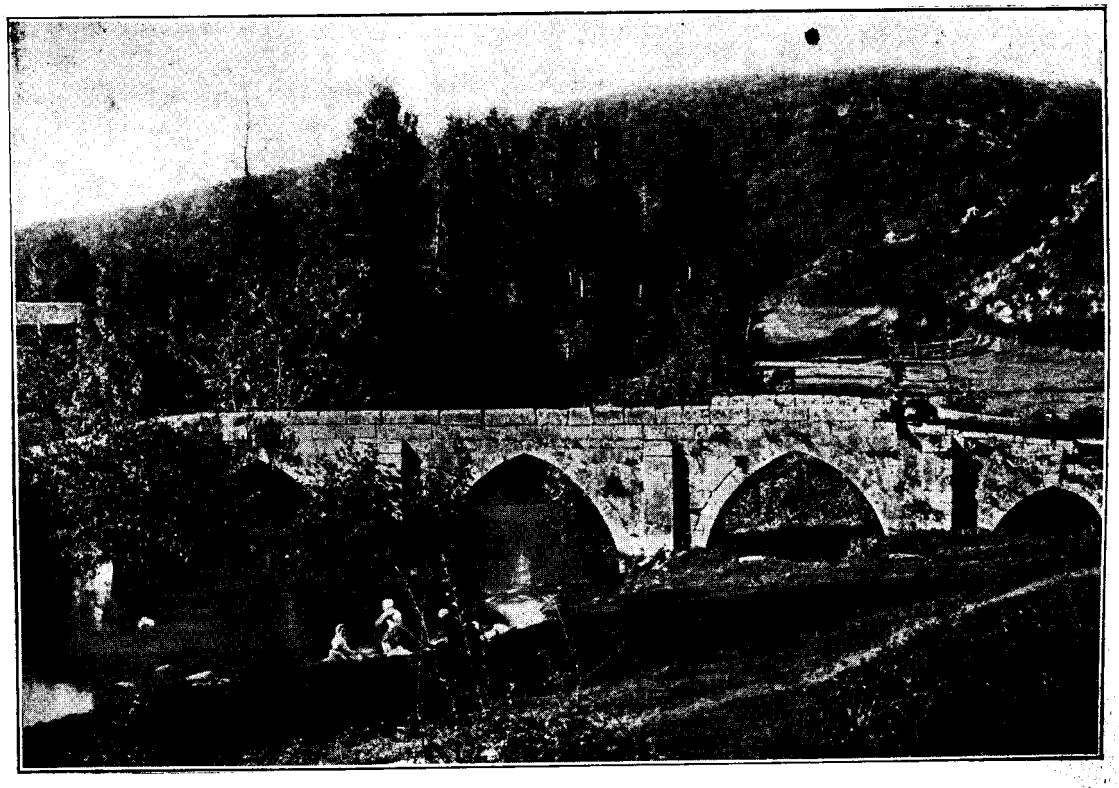
POITIERS. — IMP. MARC TEXIER



LA DEVINIÈRE

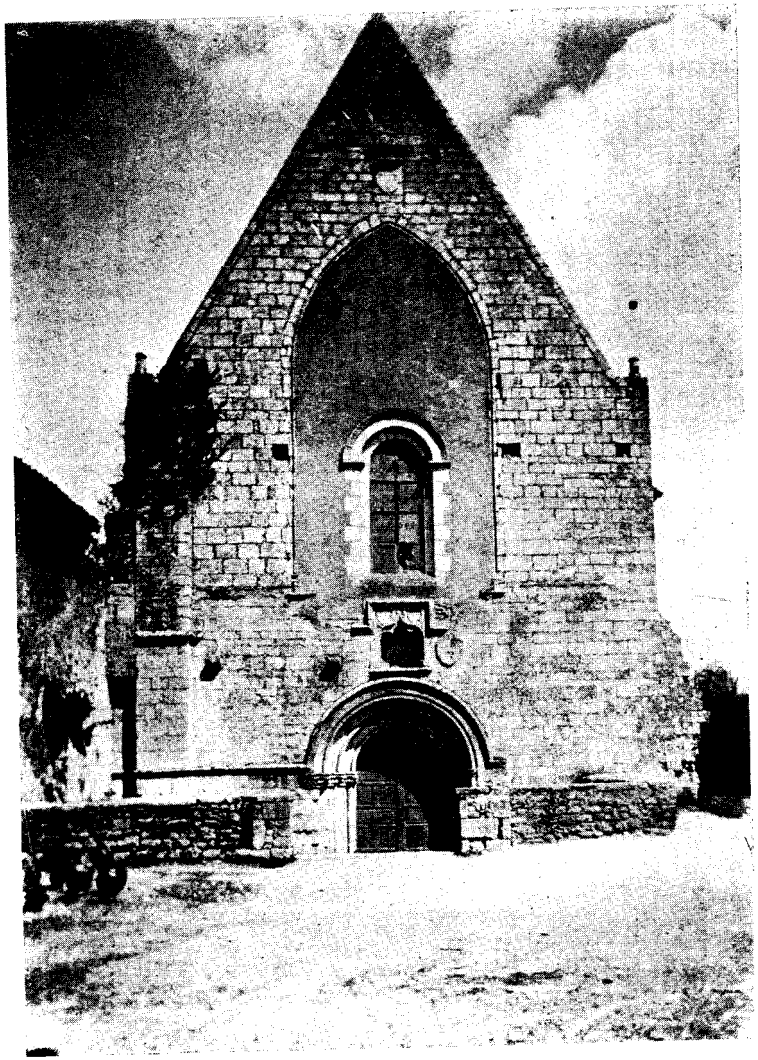


FONTENAY-LE-COMTE (VENDÉE). — LA GRANDE FONTAINE.

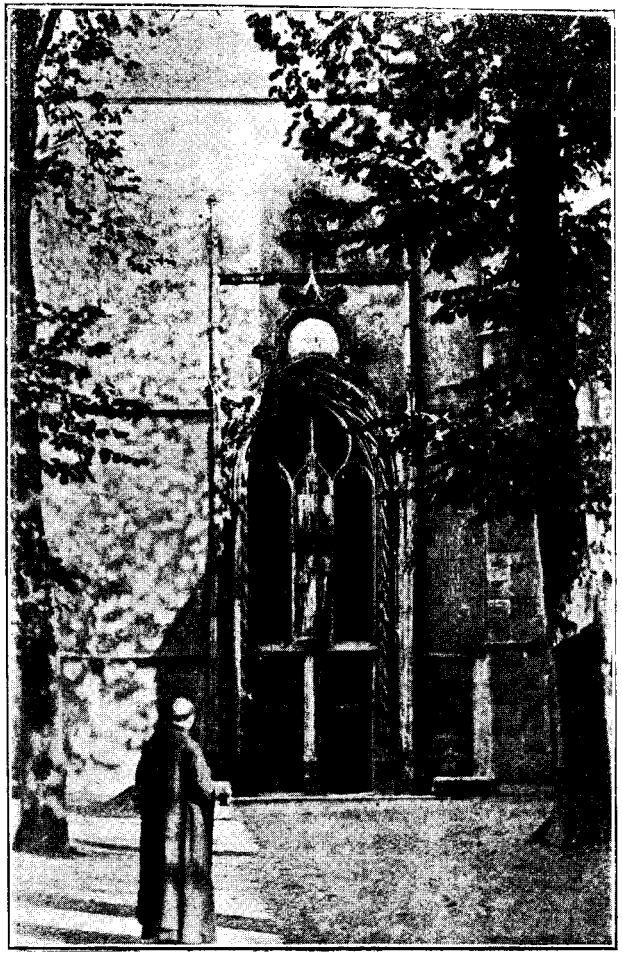


VOUVENT ET LA FORÊT. — LE PONT DES OUILLÈRES A MERVENT.

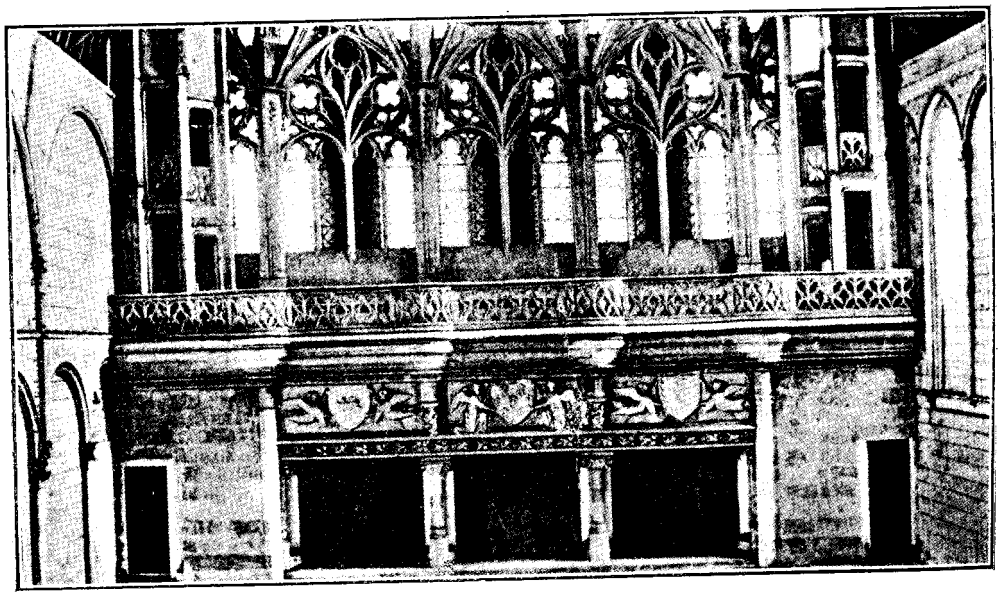
MAILLEZAIS (VENDÉE). — RUINES DE LA CATHÉDRALE (XIe, XIIIe ET XVe SIÈCLES).



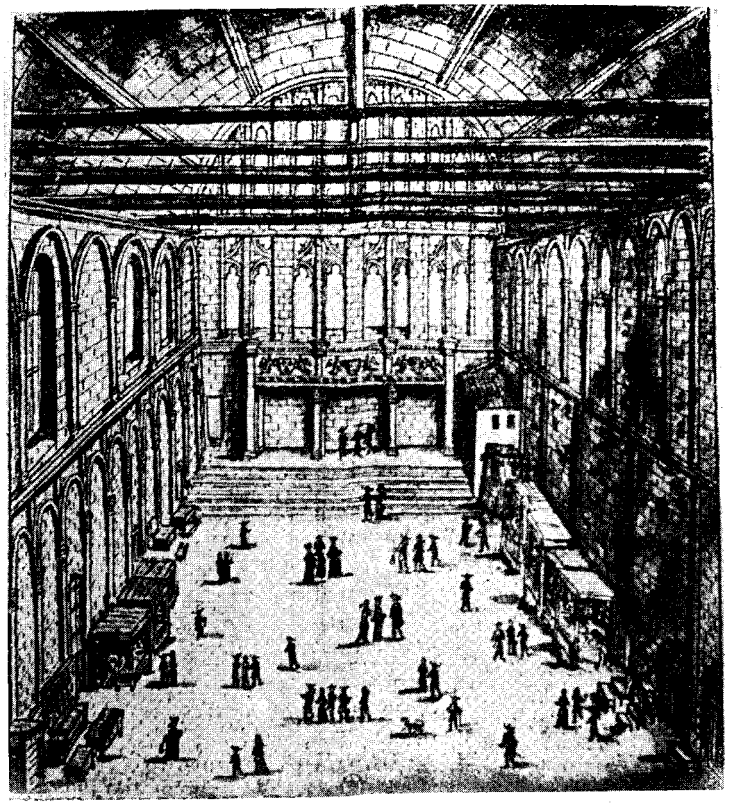
ÉGLISE DE FONTAINE-LE-COMTE



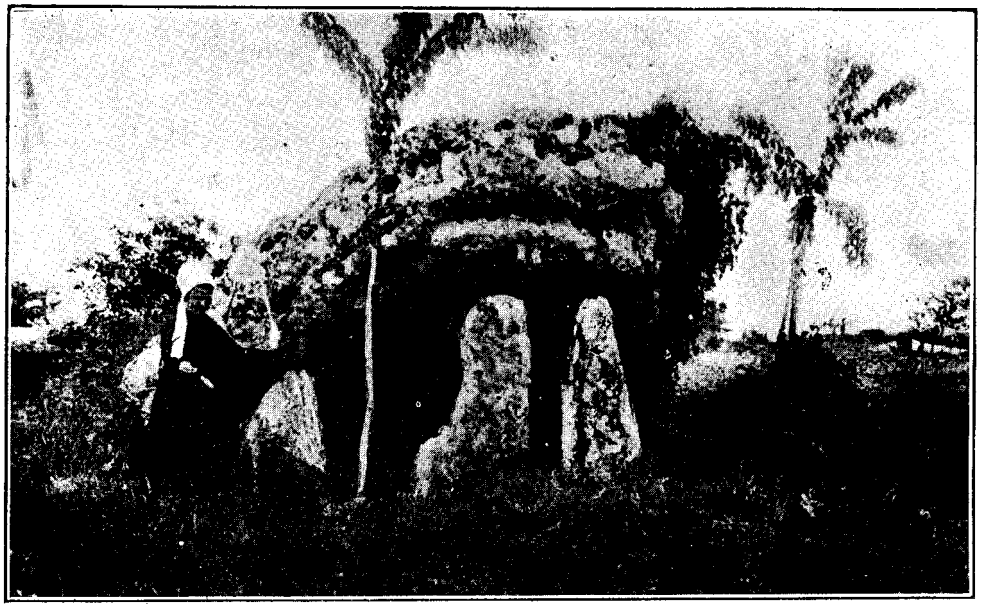
FAÇADE DE L'ÉGLISE DE LIGUCÉ



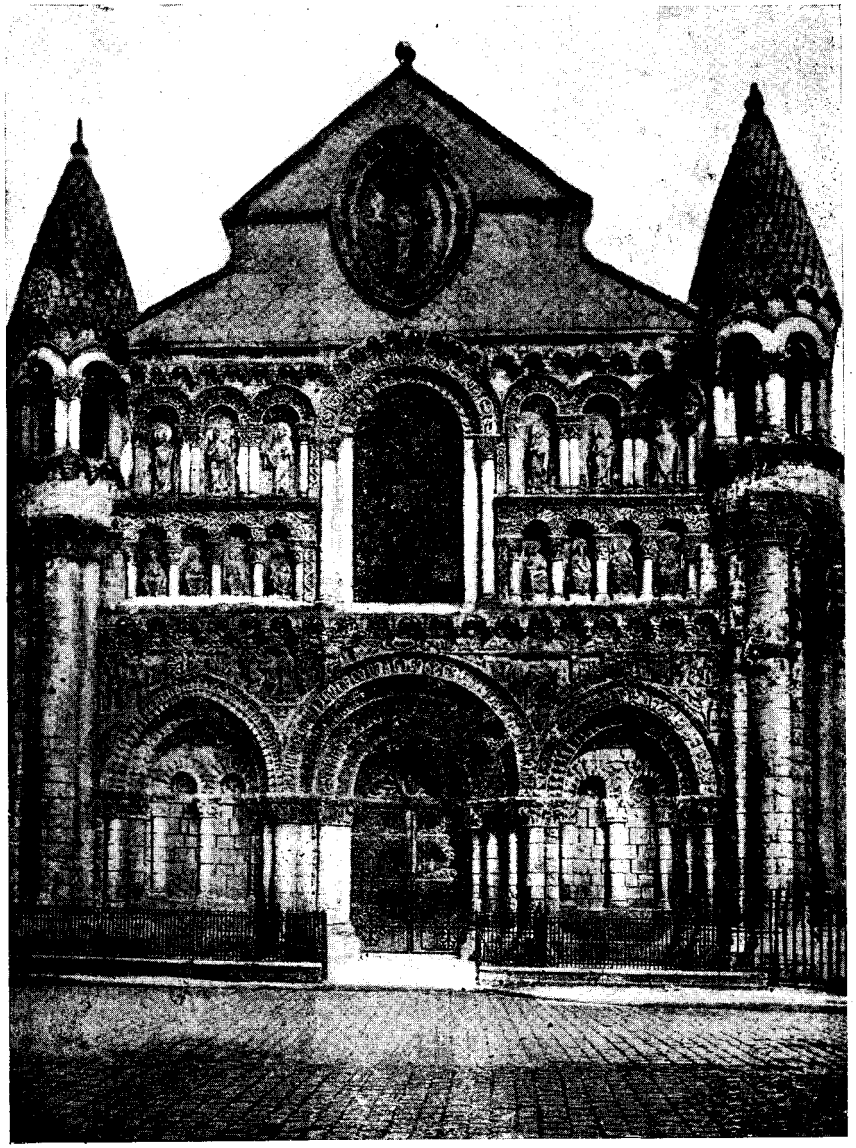
POITIERS. — LA CHEMINÉE MONUMENTALE DU PALAIS DE JUSTICE



LA GRANDE SALLE DU PALAIS DE JUSTICE
DE POITIERS, AU XVIIe SIÈCLE



POITIERS. — LA PIERRE-LEVÉE



FAÇADE DE NOTRE-DAME-LA-GRANDE